GRAND HISTORIEN

LE DOCTEUR CABANÈS

Discours
prononcés à l'Inauguration du Monument
élevé à Gourdon (Lot)
le 1er Septembre 1929



…ICHEL, ÉDITEUR
…yghens - PARIS (14e)



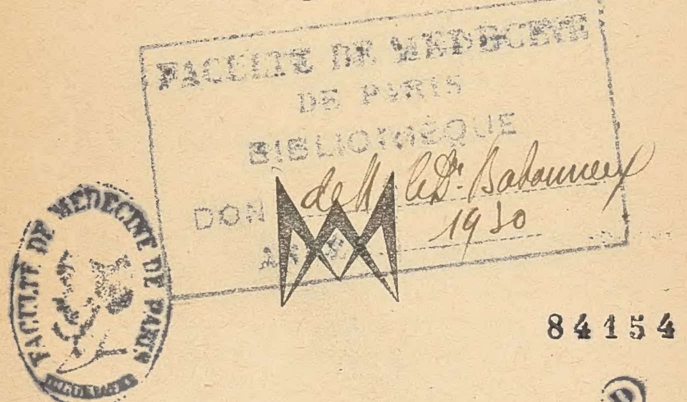
LE DOCTEUR CABANÈS

Il a été tiré
200 exemplaires sur vergé pur fil
Vincent Montgolfier.

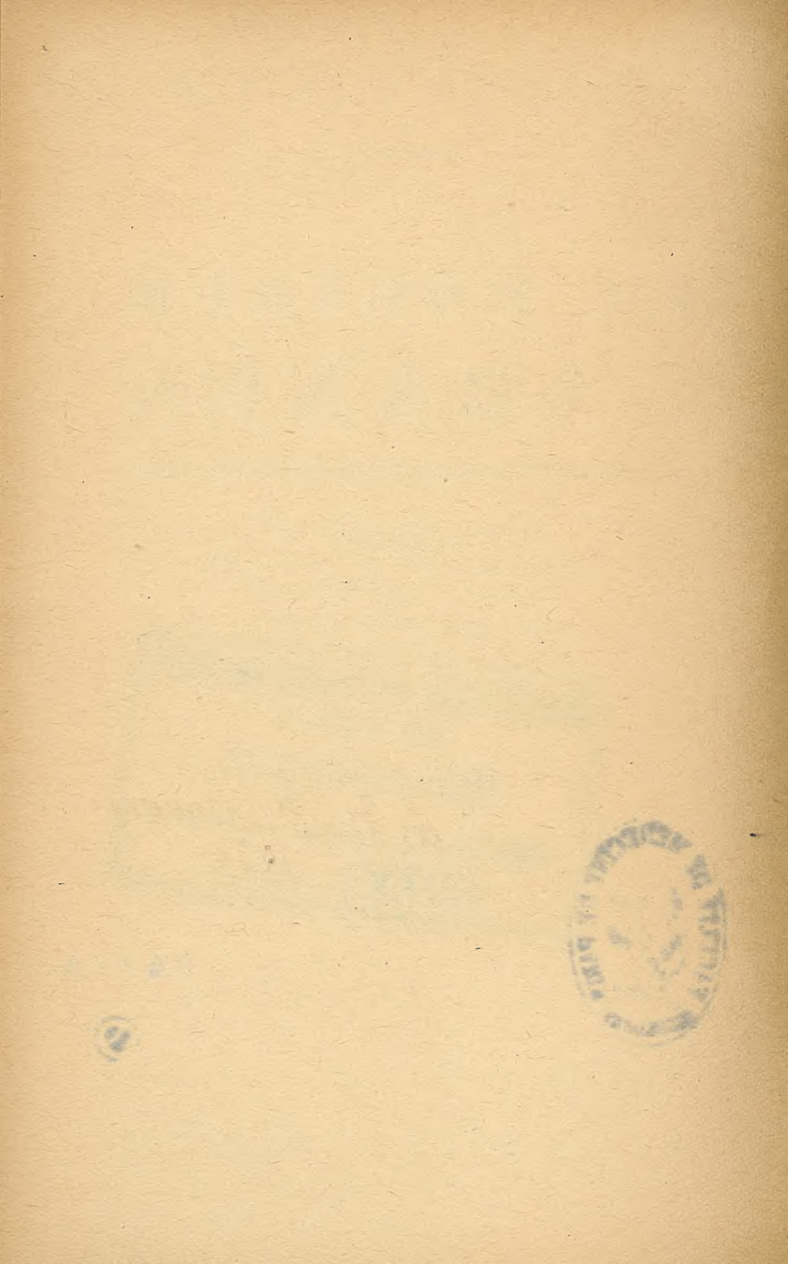
UN GRAND HISTORIEN

LE DOCTEUR CABANÈS

Discours prononcés
à l'Inauguration du Monument
élevé à Gourdon (Lot)
le 1er Septembre 1929.



ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
Paris — 22, rue Huyghens — Paris



Avertissement de l'Éditeur

La mort du docteur Cabanès, le 5 mai 1928, frappait durement la science française. Historiens, médecins, gens de lettres sont venus en foule apporter à sa mémoire l'hommage de leur admiration. Une cérémonie grandiose et touchante — l'inauguration d'un monument funéraire dans sa ville natale — leur a permis récemment de lui rendre ce pieux témoignage.

Il a paru nécessaire à l'éditeur des œuvres du docteur Cabanès non seulement de s'associer en personne à cette manifestation éclatante, mais encore d'en perpétuer le souvenir en rappelant au public lettré l'insigne valeur de cet autre monument : le considérable et magnifique œuvre historique, plein de savoir et d'agrément, édifié par l'éminent écrivain, rénovateur sinon fondateur de la médecine historique[1].

1. Voir à la fin de la brochure le bulletin de souscription aux œuvres du Dr Cabanès.

Notice Biographique

Augustin Cabanès[1] naquit à Gourdon (Lot) le 28 avril 1862. Son père, pharmacien dans cette petite ville du Quercy, lui fit faire ses études secondaires aux lycées de Cahors et de Bordeaux. Puis, lorsqu'il fut bachelier, désirant lui céder un jour son officine, il l'envoya étudier la pharmacie à Paris. Remarquablement doué, le jeune étudiant devint rapidement interne des hôpitaux et entreprit en même temps ses études médicales. L'esprit pratique du petit pharmacien quercynois entrevoyait pour son fils, pharmacien de première classe et docteur en médecine, une situation aux multiples profits. Le cabinet du docteur eût pu singulièrement augmenter les revenus de l'officine. Mais le jeune docteur A. Cabanès avait d'autres ambitions. Déjà il avait mordu au fruit captivant de l'érudition ; il ne pouvait satisfaire sa passion de chercheur laborieux

1. Les détails précis de cette notice sont puisés grâce à l'obligeance de M. le Dr J. Noir, dans un remarquable article consacré par lui à *Cabanès et son œuvre* dans le *Concours Médical* (30 juillet 1928).

que dans une grande ville ; il refusa de quitter Paris. Ce fut la brouille momentanée avec sa famille, qui lui supprima toute subvention. Il fallait donc d'abord vivre ; Cabanès s'installa rue du Montparnasse et exerça la médecine. Il fut médecin du Bureau de bienfaisance, médecin de la Préfecture et connut la vie rude et les débuts difficiles, parfois décevants, du médecin praticien à Paris. Les circonstances de la vie médicale lui firent connaître le docteur Aubeau. Ce dernier jugea Cabanès à sa valeur, le présenta et le recommanda à Péan. Le grand chirurgien prit Cabanès pour secrétaire, en fit son anesthésiste, puis son ami. N'étant plus tenu aux obligations obsédantes de la clientèle, Cabanès eut des loisirs, qu'il consacra aux recherches médico-historiques qu'il avait entreprises dès 1885. Il put collaborer à un grand nombre de périodiques. Mis en relations par son camarade d'études, le distingué pharmacien, M. G. Prunier, avec M. Chassaing, il put, grâce à ce dernier, fonder, en 1893, la *Chronique médicale*, journal qui, sous sa direction, prit le caractère bien spécial d'une revue d'érudition médicale et qui, avant peu, fut une sorte d'intermédiaire des chercheurs et des curieux pour tout ce qui intéresse de près ou de loin l'histoire et la médecine. Entre temps, Cabanès faisait paraître son premier ouvrage : *Marat inconnu* (1893). Ce coup d'essai fut un coup de maître. L'auteur avait entrepris une tâche singulièrement difficile, celle d'expliquer comment Marat avait pu devenir ce qu'il fut. Il ne pouvait le réhabiliter, mais il montra que cet homme intelligent, bien doué, savant véritable, qui connut au début le succès, même mondain, fut aigri et transformé par l'opposition injuste et systé-

matique qu'il rencontra dans les milieux scientifiques de son époque, même chez les encyclopédistes, qui affectèrent de l'ignorer. Atteint en outre d'une maladie cruelle qui lui interdisait tout repos, Marat, rêveur, idéologue, Suisse d'origine et assez comparable à son compatriote J.-J. Rousseau, devint peu à peu un persécuté-persécuteur. Il finit par être la véritable bête féroce dont l'histoire et la légende nous ont laissé le terrible souvenir. Ce livre, très soigneusement documenté, eut un grand succès et la première édition en fut rapidement épuisée. Tel fut le début de l'œuvre historique de Cabanès.

La mort de Péan survint en 1898 ; Cabanès était déjà connu. Il abandonna à peu près complètement l'exercice de la médecine et se consacra entièrement aux travaux d'érudition. Il mit à ses recherches une véritable passion. Les réserves de nos Bibliothèques n'avaient point de secrets pour lui et il en sortait pour aller fureter sur les quais dans les boutiques ou les boîtes des bouquinistes ; heureux comme le chasseur après une battue fructueuse, il revenait chez lui chargé de documents rares ou de curieuses anecdotes. Il publiait alors le fruit de ses découvertes, n'attachant d'importance qu'à la manifestation d'une vérité. Sur ce point seul, il était d'une intransigeance absolue. S'il cherchait à commenter sa trouvaille, il le faisait sans esprit de parti, en toute indépendance. N'ajoutant aucune importance à l'opinion qu'il venait d'émettre, il en acceptait la discussion sans aigreur, ne mettait aucun acharnement à soutenir une thèse et se rangeait sans amour-propre à un avis qui lui paraissait plus vraisemblable. En un mot, il ne mettait ses recherches qu'au service de la vérité.

Il expose lui-même dans une de ses préfaces[1] les bornes qu'il donne à la tâche qu'il a entreprise.

« Les érudits, écrit-il, ont un rôle modeste, un rôle de pionniers, si l'on veut, mais qui n'est pas sans utilité. Ce sont eux qui fournissent les matériaux de l'édifice que d'autres se chargeront de construire ; il ne leur appartient pas de sortir des limites de leurs attributions au risque d'en compromettre la solidité.

« Leur tâche est assez complexe sans qu'ils aient à s'en donner de nouvelles ; à eux de présenter les faits, aux lecteurs à en dégager la moralité... Le doute de celui qui sait est un scepticisme qui se peut avouer. »

Dans ces trente dernières années, Cabanès accumula les documents sans répit et publia sans interruption ses ouvrages à raison de deux volumes par an en moyenne. Là ne se borna pas son effort ; car il était encore un journaliste ou plus exactement un journaliste chroniqueur. Il avait, paraît-il, fait à dix-sept ans ses débuts dans la presse en publiant nous ne savons plus quelle nouvelle dans un petit journal de province. Il reprit plus tard cette vocation ; d'abord dans la *Chronique médicale* dont il assurait à lui seul la direction et la rédaction, qu'il savait animer de sa pensée et de ses questions; puis, dans un grand nombre de publications. Le *Progrès médical* inséra une de ses premières études. Pendant près de trente ans il collabora régulièrement à la *Médecine internationale*, la savante revue mensuelle illustrée bien connue, sous les pseudonymes de docteur Quercy, docteur Bienvenu et docteur

1. *Les Indiscrétions de l'Histoire*, 1903.

Rondelet. Tout aussi régulière fut encore sa collaboration au *Répertoire des alcaloïdes* où il signait docteur Fernel des articles médico-historiques toujours très goûtés de ses confrères. L'*Æsculape* du docteur Benjamin Bord, si richement illustré, ouvrit encore ses colonnes à Cabanès.

La Grande Presse recherchait son concours. L'*Éclair*, le *Petit Parisien*, le *Petit Journal*, le *Journal*, le *Matin*, la *Revue Mondiale*, *Excelsior*, le *Dimanche illustré*, etc., firent connaître au grand public, qui sut l'apprécier, l'érudition de Cabanès.

Il considérait d'ailleurs le journalisme médical comme sa véritable profession et ce fut lui qui, en 1906, il y a vingt-trois ans, fonda l'*Association professionnelle des Journalistes médicaux français* dont il fut le premier secrétaire général.

Le travail acharné de recherches auquel il ne cessa de se livrer, l'obligeait à mener une vie de bénédictin, presque de reclus, passant ses journées dans les bibliothèques ou dans son cabinet, à classer les documents, à les commenter, à les réunir en articles ou en volumes. Il fut admirablement secondé dans sa tâche par la femme intelligente qu'il avait choisie, qui fut sa secrétaire, collaboratrice modeste et dévouée, bien qu'il tînt le plus grand compte de ses conseils et qu'il provoquât son jugement à propos de toutes ses œuvres.

De temps à autre, répondant à l'invitation d'une société telle que celle des Amis de l'Université de Paris, ou simplement pour obliger un ami, Cabanès consentait à faire une conférence. Il parlait avec une grande clarté et une parfaite correction ; un public nombreux accourait toujours pour l'écouter et l'applaudir. C'est ainsi qu'il fit, au Comité d'Ar-

chéologie de la Montagne Sainte-Geneviève, une causerie sur le docteur Verdier, l'ancien propriétaire de l'Hôtel de Magny (Hôtel de l'Administration du Muséum au Jardin des Plantes) qui fut délégué par la Commune de Paris à la surveillance de Louis XVI, prisonnier au Temple.

La renommée de Cabanès dépassait nos frontières. En 1919-1920, il fut appelé à professer à Bruxelles une série de leçons sur les rapports des sciences médicales et de l'histoire, par l'*Institut des Hautes Études* de Belgique. La Presse belge nous apprit quel fut le succès de ces remarquables conférences.

En 1908, il pensa qu'il serait utile de réunir les historiens et les médecins et de provoquer entre eux des discussions sur les faits contestés de l'histoire, persuadé qu'il était que de leurs controverses jaillirait la lumière sur plus d'un point obscur. C'est à cette fin qu'il fonda la *Société médico-historique* dont nous regrettons la durée trop éphémère. Nous nous rappelons avoir assisté à une séance de cette société, où, dans la salle des actes de la Faculté de médecine, Cabanès et Frédéric Masson furent, pendant plus d'une heure, aux prises à propos de l'état de santé de Napoléon à Waterloo, état qui joua sans doute un rôle plus important qu'on ne l'a cru jusqu'ici, sur l'issue de la bataille.

Pendant les tristes et longues années de la dernière guerre et celles qui suivirent, Cabanès continua son labeur fécond. Il l'intensifia même dans ces dernières années ; on eût dit qu'il avait le pressentiment d'être arrivé à la fin de sa carrière et qu'il avait hâte de publier ses travaux en cours.

Depuis de longs mois, il se sentait malade, faisait part de ses angoisses à ses amis et demandait conseil

aux plus réputés. Tous insistaient, mais en vain, pour lui faire prendre quelque repos. Le repos était-il compatible avec la vie de ce laborieux ? Un jour, ses correspondants habituels reçurent le dernier livre qu'il a publié : *Æsculape chez les artistes.* Ils n'y trouvèrent pas sur la page de garde la dédicace aimable et cordiale qu'il avait coutume de tracer sur chacun de ses livres pour une élite de privilégiés. Ils comprirent que quelque chose de grave s'était produit dans son état. En effet, la maladie de Cabanès avait brusquement empiré et il mourut, à Paris, 15, rue Lacépède, le samedi 5 mai 1928. Ses obsèques eurent lieu à l'église Saint-Médard, le mardi 8 mai, sans grande pompe, sans fleurs, sans discours, comme il en avait exprimé le désir, et, selon sa volonté, son corps repose au cimetière de Gourdon, sa ville natale.



L'ŒUVRE DE CABANÈS

L'œuvre de Cabanès comprend plus de soixante volumes, certains réunis en série. Si nous y ajoutons de nombreuses plaquettes sur des sujets intéressants et variés, qu'il consentit à écrire pour les pharmaciens spécialistes, ses publications atteignent la centaine. Ce n'était pas uniquement par intérêt que Cabanès rédigeait ces plaquettes. Artiste dans l'âme, il aimait les belles éditions, il avait toujours le souci d'illustrer ses travaux de nombreux documents iconographiques qu'il savait fort judicieusement choisir et la condition primordiale qu'il mettait à écrire ces petites publications était qu'elles fussent éditées ri-

chement, avec soin et avec goût. La dernière publication de ce genre qui parut lors de sa mort est un véritable chef-d'œuvre que les bibliophiles se disputeront un jour. Elle a pour titre *Dents et dentistes à travers l'histoire*, contient dix-huit fort belles planches hors-texte et a été éditée sur papier de luxe par les Laboratoires Bottu. Avec *Æsculape chez les artistes*, illustré de près de deux cents gravures, c'est le dernier travail publié du vivant de Cabanès.

Ses articles de journaux sont innombrables. Beaucoup avaient pour sujet des documents et des anecdotes qu'il réservait pour des livres en préparation, dont certains étaient déjà composés, car il était inépuisable.



Cabanès a lui-même classé ses travaux en ouvrages ayant trait : 1° à la médecine historique ; 2° à l'hygiène sociale ; 3° à des monographies médico-physiologiques ; 4° à la psychologie morbide appliquée à l'histoire ; 5° à des études sur l'histoire de la médecine et sur les curiosités médicales.

La médecine historique comprend la série du *Cabinet secret de l'histoire*, les *Indiscrétions de l'histoire*, *les Morts mystérieuses de l'histoire*, les *Légendes et curiosités de l'histoire*, *Poisons et sortilèges* (ouvrage écrit en collaboration avec le docteur Nass), *L'enfer de l'histoire*. Dans ce groupe d'ouvrages, à l'aide de documents qu'il interprète, Cabanès s'efforce d'expliquer certains faits obscurs et discutés, et détruit certaines légendes.

L'hygiène sociale comprend la longue série des *Mœurs intimes du passé*. Cabanès nous conduit de la ville à la cour. Il nous expose l'histoire terrifiante

des grandes épidémies, des fléaux de l'humanité. Il peint pittoresquement un tableau vivant et toujours avec textes à l'appui, de la vie de l'étudiant à travers les âges et nous apprend en quoi consistait l'éducation des princes.

Les Monographies médico-physiologiques comprennent *Napoléon jugé par un Anglais, Balzac ignoré, La Belle-Sœur du Grand Roi* (la Palatine à la Cour de Louis XIV) et enfin la *Princesse de Lamballe intime*, dont l'auteur complète la biographie avec les mémoires de son médecin Saiffert.

Parmi les études de psychologie morbide appliquée à l'histoire, nous pouvons compter *Marat inconnu, La névrose révolutionnaire*, écrite en collaboration avec le docteur L. Nass, où, en deux volumes, les auteurs font un exposé véritablement clinique de cette psychose collective que fut la Terreur, les *Fous couronnés* (Les Romanof), *Folie d'Empereur* (Guillaume II), *Au chevet de l'Empereur* (Napoléon Ier) et enfin *Le Mal héréditaire*, où, passant en revue toute l'histoire d'Espagne, Cabanès suit la dégénérescence physique et mentale dans la lignée des Habsbourg, puis dans celle des Bourbons d'Espagne.

L'histoire de la médecine et les curiosités médicales rempliraient une bibliothèque. Relevons-y les *Remèdes d'autrefois*, les *Remèdes de bonne femme*, en collaboration avec le docteur Barraud, les *Gayetez d'Æsculape*, écrites avec le docteur Witkowski, les *Curiosités de la médecine, La salle de garde* (histoire anecdotique des salles de garde des hôpitaux de Paris), les *Cinq sens, le Sixième sens*, enfin *Æsculape chez les artistes*.

Nous ferons une place à part aux *Souvenirs d'un*

académicien sur la Révolution, le Premier Empire et la Restauration que Cabanès publia, en les précédant d'une introduction bien intéressante sur cet académicien peu connu, Ch. Brifaut, qui sans être un homme supérieur, et bien qu'assez médiocre poète, sut, par son savoir-vivre et son savoir-faire, sa modestie habile, et encore par ses qualités de causeur exquis, pénétrer dans tous les salons à la mode et nous renseigner exactement sur la Société de son époque. Cabanès comprit tout l'intérêt que les historiens trouveraient à consulter ces *Souvenirs* et il les édita en les accompagnant de nombreuses notes et de commentaires.

Un autre ouvrage important qui mérite encore une place à part dans l'œuvre de Cabanès est *Chirurgiens et blessés à travers l'histoire*. Ce livre est un monument élevé à la gloire de la médecine militaire. Il remonte à la Fable avant même la guerre de Troie et poursuit cette étude jusqu'à la fondation de la Croix-Rouge. Deux cent soixante-quinze gravures et une planche illustrent ce gros in-quarto de plus de six cents pages qui fut couronné par l'Académie de médecine.

Enfin Cabanès réunit en un volume les leçons qu'il professa en 1920 à Bruxelles et les intitula : *L'Histoire éclairée par la clinique*. C'est, de l'avis de beaucoup, son œuvre maîtresse, c'est en quelque sorte l'histoire critique complète de la méthode médico-historique qu'il se défend d'avoir créée, mais à laquelle il a indiscutablement donné un développement prodigieux, tout en la soumettant à une rigueur scientifique. C'est ce beau livre qu'il convient de lire si l'on veut se faire une idée exacte de Cabanès.



CABANÈS ET LA MÉTHODE MÉDICO-HISTORIQUE

Après avoir pendant plus de trente années accumulé des documents, les avoir classés dans des volumes et dans des séries tout comme le naturaliste range ses collections sur les rayons d'un Musée avant d'établir une classification scientifique, Cabanès s'est enfin résolu à écrire de belles pages philosophiques sur l'ensemble de ses recherches, réalisant le mot de Fustel de Coulanges qui prétendait qu'une heure de synthèse demandait des années d'analyse. Certes, son œuvre jusque-là n'avait pas consisté en une sèche énumération de documents intéressants, ni en un amas décousu d'anecdotes amusantes. Il avait avec une méthode rigoureuse et savante suivi les stigmates de l'hérédité morbide dans l'ascendance et la descendance de Charles-Quint, écrivant ainsi le premier l'histoire médicale des Habsbourg ; il s'était attaqué avec la même rigueur à la famille des Romanof, des Wittelsbach, aux Bourbons d'Espagne, aux Condé qui furent, selon son expression, une famille de héros et de demi-fous. Louis XIV et son siècle avaient été étudiés médicalement par lui avec de nombreux documents et parmi eux la correspondance de la mère du Régent, la Princesse Palatine, et le tableau fait par Cabanès, qui est l'expression de la vérité vraie, ne se superpose pas très exactement au Panégyrique du Grand Roi par M. Louis Bertrand. L'histoire du XVIIIe siècle est singulièrement éclairée au cours des règnes de

Louis XV, de Louis XVI et surtout pendant la Révolution par les recherches sur les Condé, sur Marat inconnu, sur la princesse de Lamballe intime, recherches auxquelles s'ajoute la description toute psychiatrique de la névrose révolutionnaire. Il a abordé encore l'examen de la santé des Bonaparte qu'il a exposé sous le titre : *Une famille d'arthritiques, la santé de Napoléon,* et a fait l'étude psychophysiologique et pathologique complète de Napoléon Ier dans les deux remarquables volumes intitulés : *Dans l'intimité de l'Empereur* et *Au chevet de l'Empereur.*

Tout cela n'est pas, répétons-le, une collection d'anecdotes, c'est une suite de travaux historiques très sérieux où l'histoire est comprise autrement que dans les manuels pour la préparation du baccalauréat que l'on mettait entre nos mains il y a plus de quarante ans. « Ce n'est pas faire œuvre de dénigrement systématique que de dépouiller les monarques de leur auréole légendaire, écrivait Cabanès dans une de ses Préfaces, ce n'est pas manifester un sentiment qui ne serait que mesquin de les rapetisser à notre taille.

« Des dilettanti peuvent discuter s'il est préférable d'entretenir les légendes que d'en émonder l'histoire ; ce sont là des discussions académiques auxquelles le savant ne doit prendre aucune part. Le culte de la vérité doit passer avant toute autre préoccupation. »

Dans *L'Histoire éclairée par la clinique,* Cabanès montre comment il comprend les études historiques et la part que les sciences et surtout les sciences médicales doivent tenir dans ces recherches. L'opinion des plus grands historiens ne différait pas de

la sienne sur ce point. V. Duruy écrivait à Corlieu au sujet de ses recherches sur les morts des rois de France :

« On nous rendrait service à nous autres historiens, si l'on soumettait toutes les morts tragiques des personnages importants à un examen médical. La physiologie devient le fond de la médecine et celui d'une partie de l'histoire. »

Ce n'est pas notre siècle, ni Cabanès qui ont mis pour la première fois les sciences au service de l'histoire et, avec son amour ardent de la vérité, Cabanès est le premier à énumérer toutes les sciences qui ont rendu depuis longtemps, rendent actuellement et rendront toujours des services signalés à ceux qui écrivent l'histoire.

C'est la mathématique par la statistique, l'ethnographie, la démographie, l'astronomie. Ce sont la géologie, l'archéologie, la philologie, la mythologie comparée, l'anthropologie générale, la sigillographie, l'héraldique, la numismatique, l'épigraphie, la diplomatique, la radiographie, la paléographie, la préhistoire, l'océanographie, la paléontologie, l'anthropométrie. Toutes ces sciences contribuent à éclairer l'historien et à donner aux faits qu'il relate les caractères d'authenticité sans lesquels l'on ne donne plus de nos jours à un fait la qualité d'historique.

Avec un luxe de détails, Cabanès relève les travaux de ceux qui, bien avant lui, ont fourni à l'histoire des documents médicaux. Il rappelle que le médecin Cornelius Agrippa fut l'historiographe de Charles-Quint, que Héroard, premier médecin du roi, écrivit le journal de l'enfance et de la jeunesse de Louis XIII, qu'on trouve dans les Lettres de Gui

Patin maints détails médicaux sur la santé des grands de son époque et leurs conséquences historiques. Il n'oublie pas le Journal de la santé de Louis XIV, si minutieusement tenu à jour par Vallot, Daquin et Fagon qui furent successivement ses premiers médecins. George Bate décrivit la maladie de Cromwell ; Daza Chacon, chirurgien de Philippe II, a laissé une relation des blessures et de la guérison de Don Carlos, Zimmermann nous a documentés sur la maladie de Frédéric II.

Le nombre des médecins qui se sont consacrés à l'étude d'un problème historique est trop élevé pour nous permettre de les citer tous. Relevons simplement la contribution la plus importante en psychopathologie historique et que Cabanès se plaît à signaler : Lélut, l'auteur du *Démon de Socrate* et de *l'Amulette de Pascal ;* Brière de Boismont, Leuret, Calmeil, Baillarger, Alfred Maury, Moreau de Tours qui qualifia le génie de névrose, A. Cullerre, Wiedermeister avec ses études sur les Césars, P. Jacoby, et tant d'autres, tous éminents psychiâtres.

Nous ne parlerons pas des contemporains. Ils sont trop et Cabanès a eu la sagesse de ne pas les énumérer.

Toujours dans l'*Histoire éclairée par la clinique,* Cabanès examine trois historiens qui, dans une certaine mesure, lui tracèrent sa voie : ce furent Michelet, Taine et Littré.

Michelet a bien tenté de jouer au physiologiste historien, mais il n'était pas un savant ; ses procédés furent pseudo-scientifiques ; il manquait de la précision et de la méthode sans lesquelles il n'y a pas de vraie science. Certes, ce fut un peintre merveilleux, un metteur en scène admirable ; on ne

saurait contester le charme littéraire ni la portée philosophique de son œuvre, mais la valeur scientifique de ses jugements est plus que discutable.

A l'œuvre toute subjective de Michelet, Cabanès oppose l'œuvre objective de Taine. Michelet, c'est l'imagination créatrice ; Taine, c'est l'esprit géométrique. Taine veut « faire de l'Histoire une science en lui donnant comme au monde organique une anatomie et une physiologie ». Avant d'écrire l'Histoire, Taine suit les cours des physiologistes Fano et Bérard, ceux d'Adrien de Jussieu, d'Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, de Baillarger, de Duchartre, de Milne Edwards, des Brongniart, de Cuvier, de Serres, de Flourens, d'Esquirol, de Grisolle, de Piorry, de Leuret, de Chomel. Il s'imprègne de l'esprit scientifique. Mais il devient trop dogmatique. Il admet trois forces primordiales, la race, le milieu, le moment qui règlent les actions des hommes et Albert Sorel a pu dire de lui avec raison : « Il n'écrit pas l'histoire de la Révolution, il fait la pathologie mentale du Français pendant la Révolution. » Cabanès et Nass n'ont-ils pas aussi suivi cet exemple dans la *Névrose révolutionnaire ?*

Mais celui que Cabanès préfère suivre malgré l'admiration qu'il ne ménage pas à Taine, c'est Littré.

Avec Littré, la méthode vraiment scientifique s'introduit dans l'histoire. « L'histoire, dit Albert Sorel, tend à devenir une science, la science des sociétés ; elle a toujours été et sera toujours un art, l'art de démêler les passions des hommes et de les peindre. »

Taine avait des idées préconçues et cherchait des documents pour les démontrer. « Il faut qu'il s'improvise sur-le-champ une certitude », disait de lui

Aulard. Littré, comme l'affirme Sainte-Beuve, était avant tout « médecin par la vocation, le dévouement, la méthode en tout », et ses recherches en bénéficiaient. Sa critique médicale méthodique a redressé maintes erreurs historiques. Son élève Brachet, héritier de sa méthode, a considérablement élargi, dans la reconstitution de l'évolution morbide des dynasties françaises, la pathologie historique qui, selon le mot de Littré, était appelée à devenir « un des offices intellectuels du XXe siècle ». Et Cabanès, s'inspirant de Michelet, de Taine et surtout de Littré et de Brachet, a ouvert largement et agrandi cet office intellectuel. L'esprit scientifique de Cabanès ne lui permet pas de concevoir l'histoire telle qu'elle fut comprise pendant longtemps. « Il y aurait deux variétés d'historiens, écrit-il, ceux qui proscrivent le sentiment et l'inspiration, suppriment le pittoresque et le dramatique, ne tolèrent dans la forme que les qualités de la prose scientifique, n'ont souci que de l'exactitude ; et ceux qui cherchent les ornements du style, voient la réalité à travers leur moi, peignent plutôt qu'ils ne décrivent. » Les premiers sont des savants comme Taine et Littré, les autres des artistes comme Michelet. Cabanès nettement se met à la suite des premiers. Comme Littré, il introduit les sciences médicales dans le domaine de l'histoire et « cette application de la médecine à l'histoire, affirme Littré, jette de la lumière sur beaucoup de mobiles obscurs qui ont poussé en divers sens le genre humain. »

Expliquant sa contribution personnelle aux problèmes de l'Histoire, Cabanès estime que non seulement il a fait œuvre de clinicien, mais besogne d'anatomiste pathologique.

« Nous ne fouillons pas seulement les viscères, dit-il, nous disséquons les cerveaux. Nos opérations ont un autre but que de porter un diagnostic rétrospectif, elles visent à éclairer la psychologie par la physiologie et la pathologie. En reconstituant à l'aide de documents épars l'observation de nos malades, j'allais dire de nos clients, nous suivons pas à pas leur évolution morbide et, parallèlement, leur évolution psychique. C'est en nous inspirant de ces données que nous avons entrepris l'œuvre qui se poursuit sans interruption depuis plus de trente années. »

« Que nous étudiions une dynastie, comme les Hohenzollern, les Romanof, les Wittelsbach; ou un phénomène de vésanie collective ; ou des personnages isolés, nous suivons la même méthode, nous appliquons les mêmes procédés d'analyse. »



CRITIQUES FORMULÉES SUR L'ŒUVRE DE CABANÈS

Comme tous les ouvrages de l'esprit qui ont une valeur, l'œuvre de Cabanès a été l'objet de maintes critiques.

Les uns lui ont reproché de faire une part trop large à l'anecdote. L'anecdote cependant est le fait qui souvent permet de mieux comprendre une époque, son esprit et ses mœurs. « Je n'aime dans l'Histoire que les anecdotes, écrit P. Mérimée dans la préface de la *Chronique du Règne de Charles IX*, et parmi les anecdotes, je préfère celles où j'ima-

gine trouver une peinture vraie des mœurs et des caractères à une époque donnée. »

Cabanès savait admirablement sélectionner les anecdotes et choisir celles qui donnaient une idée juste du sujet qu'il traitait. Il partageait l'opinion que Voltaire a émis dans le *Siècle de Louis XIV* : « Les anecdotes, écrit Voltaire, sont un champ où l'on glane après la vaste moisson de l'Histoire ; ce sont de petits détails longtemps cachés (et de là vient le nom d'anecdotes) ; ils intéressent le public, quand ils concernent les personnages illustres. »

D'autres critiques ont jugé un peu futiles les recherches de folklore qui constituent des livres tels que les *Remèdes d'autrefois* et les *Remèdes de bonne femme*. Tout le monde ne pense pas ainsi, Charcot, par exemple, qui a dit : « La méthode empirique est le vestibule obligé de la science. Elle doit toujours rester debout et servir de contrôle et comme de contrepoids aux spéculations scientifiques. »

Un reproche plus sérieux qui a été adressé à Cabanès, c'est d'avoir plus sacrifié à l'analyse qu'à la synthèse. Il conclut rarement, a-t-on affirmé ; il propose plus de rébus qu'il n'en déchiffre. Cela est certain ; mais c'est la conséquence même de l'esprit scientifique de Cabanès. Sa réserve pour conclure tient à ce qu'en vrai savant, il ne veut avancer que le certain.

Il est trop attaché, a-t-on dit, au classement, à la critique des documents, on eût voulu lui voir plus d'envolée, plus d'imagination. Mais la critique des documents n'est-elle pas comme une « synthèse érudite » et n'est-ce pas un travail préliminaire indispensable qui en prépare un autre que Caba-

nès laisse aux historiens philosophes le soin d'accomplir, celui de la synthèse philosophique ? Dans l'*Avenir de la science*, E. Renan fait remarquer que « la science parfaite n'est possible qu'à la condition de s'appuyer préalablement sur l'analyse et la vue distincte des parties. »



QUELQUES APPRÉCIATIONS SUR CABANÈS

On ne saurait terminer cette étude critique de l'œuvre de Cabanès sans reproduire l'appréciation de quelques esprits très distingués sur cette œuvre.

A la fin de cette étude, on trouvera une lettre flatteuse de M. Louis Barthou, de l'Académie française.

Il ne faudrait pas faire de longues recherches pour en trouver un grand nombre de semblables.

Dès ses débuts, Cabanès fut apprécié à sa valeur par les hommes les plus distingués.

En 1905, J. Claretie, préfaçant la *Névrose révolutionnaire*, portait le jugement suivant :

« Michelet eût salué en lui (Cabanès) un vaillant élève et Flaubert l'eût vivement encouragé dans ses travaux devenus populaires.

« Encore une fois, c'est un « curieux » — le mot dit tout — et cette curiosité l'attire à la fois dans tous les sens, vers la sociologie, l'économie politique, la magie, la bactériologie de l'histoire si je puis dire. Les infiniment petits l'intéressent aussi vivement que les grands personnages d'autrefois. Il sait déchiffrer un parchemin et annoter un almanach. Il y a, disons-le, dans son érudition un peu de fièvre, c'est un chasseur qui tire au jugé. Mais

quoi ! le fusil est bon et le gibier porté au tableau est nombreux. »

A côté de ce jugement d'homme de lettres, voyons l'appréciation de quelques grands savants.

L'illustre chimiste Berthelot, analysant lui-même dans le *Journal des savants* un ouvrage de Cabanès (*Le Cabinet secret de l'histoire*), écrivait à son sujet : « L'esprit scientifique sous ses formes multiples et par ses méthodes diverses étend son domaine dans tous les ordres. En histoire notamment, il fournit des contrôles et introduit des intelligences inattendues. Les moins intéressantes ne sont pas celles qu'apportent les sciences médicales. »

Dans la préface des *Morts mystérieuses de l'Histoire,* le célèbre professeur de médecine légale lyonnais, Lacassagne, donne ce jugement fort juste : « Cabanès se conduit comme les experts devant la justice, ils ont rapporté dans leur honneur et conscience. L'historien comme le savant, dit Camille Jullian, cherchera la vérité et ne croira jamais l'avoir atteinte. *Quœro* doit être la devise de sa vie. »



L'UTILITÉ PRATIQUE DE L'ŒUVRE DE CABANÈS

Tout ceci est fort bien, objecteront quelques esprits pratiques, mais n'est-il pas fâcheux qu'un homme doué de l'intelligence de Cabanès, capable de donner une pareille somme de travail, ait sacrifié ces brillantes qualités à de vaines recherches d'érudition? Quels progrès techniques n'aurait-il pu faire réaliser, s'il avait consacré sa vie aux sciences ap-

pliquées ? C'est, en un mot, le reproche que le grand Pasteur adressait à Littré dans son discours de réception à l'Académie française. Ernest Renan, qui le recevait, releva, comme il convenait, cette attaque du savant de laboratoire contre les sciences d'érudition dont il démontra l'utilité. « La critique historique, dit-il, a de bonnes parties. L'esprit humain ne serait pas ce qu'il est sans elle, et les sciences n'existeraient pas, s'il n'y avait, à côté d'elles, une gardienne vigilante pour empêcher le monde d'être dévoré par la superstition et livré sans défense à toutes les assertions de la crédulité. »

C'est bien là la grande utilité pratique des travaux de Cabanès. Comme Littré, il contribua dans une large part à combattre l'erreur, à détruire les préjugés, à imprégner ses lecteurs de l'esprit critique scientifique, en mettant toute son activité intellectuelle, dans le cadre qu'il avait choisi, au service de la Vérité.

« J'estime qu'il n'a pas été payé à sa valeur et qu'on lui doit une réparation », écrivait à son sujet le docteur Cayla, de Neuilly, un de ses plus distingués compatriotes et amis. Cela est vrai. Il convient de rendre entière justice à ce médecin savant, écrivain de talent, historien consciencieux et probe, d'une inimaginable érudition, critique judicieux et scrupuleux qui sut avec une originalité incontestable rectifier maintes erreurs et élucider de nombreux points obscurs de l'Histoire. Il n'a pas été encore suffisamment compris et a parfois été jugé à la légère, même par les meilleurs de ses amis.

M. Louis Barthou, de l'Académie française, ministre de la Justice, paraît bien être de cet avis, quand il a fait la réponse suivante à la prière qui

lui était adressée par le docteur Noir, de bien vouloir accepter le patronage du Comité constitué pour honorer la mémoire de Cabanès.

Ministère de la Justice

—

CABINET
DU
GARDE DES SCEAUX

Paris, 27 mai 1928.
13, Place Vendôme (1er)

Monsieur,

La mort du doteur Cabanès est une vraie perte pour l'histoire où il avait tracé avec tant d'originalité un sillon si fructueux. J'avais une sincère sympathie pour l'homme et pour l'œuvre. Ils méritent d'être honorés et je donne très volontiers mon patronage à la souscription que vous ouvrez pour prolonger leur souvenir.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments très distingués.

Louis Barthou.

Ce jugement, sûr bien que concis, émanant d'un homme aussi autorisé que l'éminent ministre académicien, suffit à démontrer que Cabanès fut pour ceux qui le connurent bien et surent l'apprécier, autre chose qu'un conteur élégant d'anecdotes amusantes. Il fut un véritable historien, le rénovateur, sinon le créateur, d'une étude critique scientifique originale, qui a porté ses fruits, la méthode médico-historique.



Parmi les nombreux articles nécrologiques qui

ont été consacrés au docteur Cabanès, nous citerons celui de M. le docteur Molinéry, rédacteur en chef de l'*U. M. F. I. A.*, paru dans le numéro de cette revue de juillet-août 1928.

De cette étude très vivante, nous extrayons quelques passages qui éclairent particulièrement certains aspects de l'œuvre :

« Le docteur Cabanès excelle, sans doute, à poser nombre de points d'interrogation, mais il s'essaie également à les résoudre, non certes toujours d'une manière définitive, mais, comme il se plaisait à nous le dire, « d'une manière telle que le comporte l'état actuel de la science ».

« Aussi est-ce avec cette disposition d'esprit que deux fois au moins, notre ami a abordé la fameuse question de la mort au Temple du fils de Louis XVI.

« Tout d'abord partisan de l'évasion, M. Cabanès se rallia après la lecture de nouveaux documents à la solution la plus vraisemblable : le petit Dauphin rendit le dernier soupir dans sa prison.

« Que de fois ne l'avons-nous pas entendu défendre avec chaleur cette dernière manière de voir! Une visite qu'il fit à l'un des Naundorff, résidant en Belgique, acheva de le convaincre. Nous raconterons un jour cette entrevue.

« On a dit, et nous avons parfois entendu dire, que le docteur Cabanès aimait l'anecdote, montrait une certaine propension pour le détail croustillant, volontiers gaulois ; et qu'au demeurant ses livres ne pouvaient être conseillés à tous que sous certaines réserves. Ceux-là qui jugent ainsi le docteur Cabanès ne l'ont pas lu ou encore ne l'ont lu que d'une façon fragmentaire et — dans ce cas — il est toujours facile de faire condamner un homme.

« Pourquoi juger cet historien sur certaines pages qui, nous en convenons, eussent pu trouver leur place ailleurs que dans un travail aussi didactique ? Pourquoi ne pas lire, commenter, expliquer, les substantielles conférences faites à l'Institut des Hautes Études, à Bruxelles, conférences que l'auteur réunit sous ce titre heureux : *L'Histoire éclairée par la clinique ?* Là, réside la doctrine ; là, en synthèse, se présente l'œuvre. »

« Un soir que nous étions au café de Flore, où pendant tant d'années, nous nous sommes retrouvés au sortir de l'Académie, le mardi, je l'entends encore me dire :

« En somme, j'ai voulu appliquer des notions médicales à l'Histoire, du moins à son interprétation. Dépouiller le personnage et voir seulement l'homme, mais étudier comment cet homme, ramené à son humaine condition, réagit en homme et non plus en demi-dieu ; expliquer quelle part cette réaction — ou physique ou organique — peut avoir sur les événements de l'Histoire, c'est donc déterminer le domaine de la psychopathologie historique. »

« Et sur la dynastie des Habsbourg, mon ami ne tarissait pas. Au demeurant, une anecdote sur une visite à Sardou, à Paul Bourget, une réflexion sur un article de Voivenel enlevait immédiatement ce qu'aurait pu avoir de trop « leçon » la démonstration que j'écoutais, ne l'interrompant que pour une maïeutique dont j'étais le seul mais combien attentif et heureux bénéficiaire.

Il n'est donc pas question, comme d'aucuns l'ont prétendu, de substituer la Médecine à l'Histoire, mais d'introduire dans l'Histoire les notions médicales qui la peuvent éclairer, et comme l'écrivait

le professeur Lacassagne, « lui aider à raconter la Justice immanente. »

Dans une toute récente communication à la Société de Médecine de Paris, le docteur Cabanès a développé, devant une assemblée d'élite, ce point si particulier de sa doctrine. Il pouvait régner certaine confusion dans bien des esprits que leurs occupations quotidiennes éloignent des hauteurs sereines de la spéculation. Il appartenait à notre très érudit confrère de tracer, une fois pour toutes, les limites qui séparent ou les points de contact qui unissent ces deux branches de la grande Histoire.

« Éclairer la clinique du passé par les connaissances du présent, confronter, si l'on peut ainsi parler, la pathologie des temps disparus avec celle qui est professée par nos maîtres contemporains, est, à proprement parler, faire l'histoire médicale. Assembler des textes et des pièces d'archives, colligés et contrôlés selon la méthode de la critique historique, les commenter, les interpréter avec les lumières de la science biologique, rechercher la part du facteur pathologique et, plus spécialement, de l'élément mental dans les déterminations des personnages qui conduisent les événements ou dans les événements eux-mêmes, cela est du domaine de la médecine historique[1]. »



Au lendemain de la mort du docteur A. Cabanès, le Bureau de l'Association Professionnelle des Journalistes Médicaux français, dont le président était

1. Dr Cabanès : *L'Histoire éclairée par la clinique*, pp. 147-148.

le professeur SABRAZÈS, de la Faculté de Médecine de Bordeaux, membre correspondant de l'Académie de Médecine, prit, à l'instigation du docteur NOIR, son vice-président, l'initiative de constituer un Comité pour honorer la mémoire du regretté médecin historien qui fut le fondateur et le premier secrétaire général de cette Association.

Des membres de l'Académie française, le président de l'Académie de Médecine, les doyens des Facultés de Médecine et de Pharmacie voulurent bien accepter de donner leur patronage au Comité nouvellement formé.

M. Louis BARTHOU, membre de l'Académie française, ministre de la Justice et Garde des Sceaux, répondit à la démarche faite auprès de lui par la lettre que l'on a lue plus haut.

Le Comité décida de faire sculpter sur le monument funèbre qui devait être élevé au docteur Cabanès dans le cimetière de Gourdon, un médaillon reproduisant ses traits et chargea le sculpteur toulousain, M. SEYSSES, de son exécution.



Le monument fut inauguré le dimanche 1er septembre 1929, à trois heures après-midi, devant un public nombreux composé de délégués, d'amis du docteur Cabanès accourus de fort loin, et de toute la population gourdonnaise.

M. le docteur J. NOIR, ancien président de la Société d'Anthropologie de Paris, secrétaire du Comité, prit le premier la parole et lut les nombreuses adresses qu'il avait reçues et dont on trouvera plus loin l'essentiel.

M. le docteur Paul VOIVENEL, de Toulouse, prononça un éloquent éloge du docteur Cabanès.

Puis prirent successivement la parole :

M. le professeur Jean-Louis FAURE, au nom de l'Académie de Médecine et de la Faculté de Médecine de Paris ; M. le professeur EUZIÈRES, doyen de la Faculté de Médecine et de Pharmacie de Montpellier ; M. le professeur SENEVET, de la Faculté de Médecine et de Pharmacie d'Alger ; M. le professeur SERR, délégué de la Faculté de Toulouse ; M. Pierre CALEL, au nom de la Société des Gens de Lettres de France.

M. le docteur LAIGNEL-LAVASTINE, professeur agrégé de la Faculté de Médecine de Paris, médecin de la Pitié, empêché, avait envoyé un discours au nom de la Société française d'Histoire de la Médecine et de la Société Internationale d'Histoire de la Médecine ; M. Albin MICHEL, éditeur des œuvres du docteur Cabanès, rendit hommage au savant, au lettré qu'il avait bien connu.

M. le docteur BABONNEIX, médecin de la Charité, de Paris, prit la parole au nom de la Société Centrale de l'Association générale des Médecins de France et de l'Association de la Presse médicale française ; M. le docteur Jean SÉVAL, au nom de l'Association des Journalistes médicaux français, esquissa un rapide tableau de Cabanès journaliste.

Enfin M. le docteur Jean MALLET, au nom de l'Association Médicale Mutuelle ; MM. les docteurs GANIAYRE et VIALLE, au nom des Sociétés lotoises de Paris ; M. le docteur CAYLA, comme ancien élève du Lycée de Cahors ; M. le docteur COULON, au nom du corps médical de Gourdon et de la région ;

M. Robert VALAT, pour la Société des Études du Lot ; M. VACQUIER, de Toulouse, représentant de la Maison Chassaing, Le Coq et Cie, apportèrent à la mémoire de Cabanès le tribut de leur admiration.

M. DAVIDOU, maire de Gourdon, et vice-président du Comité Cabanès, clôtura la série des discours en exprimant les sentiments de la ville et en remerciant les délégués qui avaient bien voulu se rendre de fort loin à cette touchante cérémonie.



M. le docteur J. NOIR, rédacteur en chef du *Concours Médical*, ancien président de la Société d'Anthropologie de Paris, secrétaire du Comité Cabanès, a, tout d'abord, prononcé l'allocution suivante :

Madame Cabanès,
Mesdames,
Messieurs,

Bien que la mort de celui dont nous voulons honorer la mémoire soit relativement récente, malgré le caractère du lieu où nous sommes assemblés, ce n'est pas une cérémonie funèbre que nous célébrons aujourd'hui, c'est une apothéose.

Le lendemain de la mort de Cabanès, les membres du Bureau de l'Association des Journalistes Médicaux Français songèrent à manifester leur admiration pour celui qui fut le fondateur et le premier secrétaire général de cette société.

Connaissant le caractère de leur ami regretté et la volonté qu'il avait maintes fois exprimée, d'avoir des obsèques simples, sans fleurs, ni discours, les organisateurs de cette cérémonie résolurent de

borner leur appel aux seuls amis de Cabanès, et de faire une manifestation surtout intime, presque familiale.

Tous répondirent avec empressement.

Membres de l'Académie française, de l'Académie de Médecine, doyens et professeurs de nos Facultés de Médecine et de Pharmacie, hommes de lettres réputés, chroniqueurs et journalistes distingués, tant de la grande presse que de la presse médicale, présidents des nombreuses Associations médicales dont Cabanès faisait partie, représentants de Sociétés locales, représentants et habitants de la ville de Gourdon, tous nous permirent de créer rapidement des comités de patronage et d'organisation, composés uniquement d'amis, comités encore plus considérables par la qualité que par le nombre de leurs adhérents.

Il fut décidé qu'un simple médaillon, rappelant les traits du chercheur obstiné, du critique disert, de l'écrivain élégant que fut Cabanès, serait gravé dans le granit de sa pierre tombale.

L'exécution en fut confiée au statuaire bien connu, M. Seysses, qui avait été un ami de Cabanès.

M. Seysses représenta sur le monument funèbre le médecin historien écrivant un de ses nombreux ouvrages.

Nous ne ferons pas la description de l'œuvre de M. Seysses que vous avez devant vous, nous nous bornerons à faire remarquer que, si elle reproduit les traits de notre ami, elle ne peut exprimer ce que l'art du sculpteur le plus génial n'eût pu rendre, c'est le charme de ses yeux bleus qui, sous de noirs sourcils, donnait un éclat tout particulier à sa physionomie un peu rude et adoucissait singulièrement les traits volontaires et énergiques qu'il tenait de la pure race quercynoise dont il était issu.

Aujourd'hui, de nombreux délégués sont accourus pour honorer la mémoire de Cabanès que doit perpétuer ce monument. Nous les remercions d'avoir bien voulu illustrer de leur présence cette cérémonie, et plus particulièrement M. le professeur J.-L. Faure, représentant l'Académie de médecine et la Faculté de Paris ; M. le doyen Euzières, de la Faculté de Médecine de Montpellier ; MM. les professeurs Senevet et Serr, des Facultés d'Alger et de Toulouse ; les docteurs Paul Voivenel et Babonneix, ainsi que la municipalité de Gourdon et le Syndicat d'initiative qui nous ont accordé leur précieuse collaboration.

Sans doute, nous eussions pu, et dans des conditions plus favorables, célébrer le talent de notre ami d'une manière autrement solennelle, à Paris, dans un de ces amphithéâtres de la Sorbonne ou de l'École de Médecine où un public d'élite accourait pour applaudir ses brillantes conférences. Nous avons préféré venir dans ce cimetière, d'où la vue s'étend si magnifiquement sur les horizons harmonieux du Périgord et du Quercy qui charmèrent la jeunesse de Cabanès, célébrer le mérite d'un des enfants les plus distingués de Gourdon.

Nous savons bien d'ailleurs que ce ne sera pas nous, pas plus que les éloges qui vont être prononcés ici ; pas plus que les plaques commémoratives et les monuments, qui garderont de l'oubli le nom du docteur Cabanès, mais ce sera son œuvre, son œuvre impérissable, que tous les historiens qui viendront seront tenus de connaître.

M. le docteur Noir donna ensuite lecture des lettres d'excuses et de regrets de :

M. le professeur Queirolo, sénateur du Royaume d'Italie, directeur de la clinique médicale de l'Université de Pise ;

M. Fr. Roussel, secrétaire d'État de la Principauté de Monaco ;

M. Camille Jullian, de l'Académie française ; le grand historien y faisait un vif éloge du docteur Cabanès, « érudit et patriote tout ensemble, dont les conversations furent pour moi des joies trop rares, mais dont les livres, par leur méthode d'une technique impeccable, par les résultats acquis, demeurent à la fois des modèles de science des faits et d'analyse psychologique » ;

M. le docteur Béclère, ancien président de l'Académie de Médecine ;

M. le professeur Capitan, du Collège de France, membre de l'Académie de Médecine, président de la deuxième section de la Commission municipale du Vieux Paris ;

M. le docteur Molinéry, au nom de l'Union Médicale Latine ;

M. le professeur Grimbert, membre de l'Académie de Médecine, ami et condisciple de Cabanès, en mission aux États-Unis ;

M. le professeur Sabrazès, de la Faculté de Médecine de Bordeaux, membre correspondant de l'Académie de Médecine, président du Comité ;

M. le docteur Charles Fiessinger, de Paris, membre correspondant de l'Académie de Médecine ;

M. l'intendant général Maratuech ;

M. le docteur Armengaud, président de la Société des Médecins de Cauterets ;

M. Paul Berner, de la Chaux-de-Fonds (Suisse), ancien directeur de l'École d'Horlogerie ;

M. Georges Montorgueil, le distingué chroniqueur du *Temps*, membre de la Commission municipale du Vieux Paris ;

M. Charavay, expert en autographes ;

MM. les docteurs Bellencontre, Chapon, Chassaing, Darras, Dartigues, Duchesne, Garrigues, Maurat, Régis ;

M. G. Prunier, de Paris, vieil ami du docteur Cabanès ;

M. Chassé, de Neuilly, agrégé de l'Université ;

M. Lecoq de Kerland ;

M. Camille Ducray, directeur du *Dimanche Illustré* ;

M. Grangier ;

Et de nombreux confrères, admirateurs et amis du docteur Cabanès.



Discours de M. le docteur Paul Voivenel :

Madame,
Mes amis « en Cabanès »,

Dès mon internat en médecine, dans une bibliothèque d'étudiant, qui était ma seule richesse, les livres du docteur Cabanès comptaient parmi les bien aimés.

Ma chambre s'ouvrait sur l'horizon de la Garonne et des Pyrénées de saphir, près du svelte clocher de la Dalbade et de ce Château Narbonnais dont l'histoire excitait ma curiosité. J'avais, de toujours, une dévorante passion de lecture, qui me reposait des technicités.

Plus tard, après ma thèse consacrée à la Pathologie Littéraire, après un second livre sur la psychologie de l'Inspiration, à l'occasion de ma ru-

brique médicale au *Mercure de France*, que me valut l'affection de Remy de Gourmont, une correspondance s'engagea.

Je vis, chez lui, le célèbre confrère. J'eus l'honneur de le recevoir, une fois, chez moi.

Poussés par notre démon de l'observation, sans doute notre première entrevue fut-elle ce genre de duel des professionnels de la mécanique mentale, où chaque interlocuteur cherche surtout à « posséder » la formule de l'autre.

Et, complété par l'étude de son écriture, par des phrases évadées de sa discipline d'objectivité, je composais, dès lors, à mon usage, un portrait du docteur Cabanès où, derrière l'intellectuel au front élevé, aux yeux vifs protégés par l'auvent prononcé des sourcils (comme une main qui tamise la lumière pour mieux capter l'objet fixé), derrière le Quercynois volontaire, signé dans l'énergie du menton, je devinais — que dis-je ? — je certifiais l'émotif, traduit dans certains frémissements du visage, le pli désabusé de la bouche, et je ne sais quoi de féminin dans une sensibilité chargée d'inquiétude et de tendresse refoulée.

Mes fonctions de journaliste me firent rendre compte de chacun de ses livres, et dans ses lettres de remerciement je compris avec quelle passion cet homme construisait une œuvre, aussi solide désormais que le granit noir du monument — dû à l'art du sculpteur Seysses — que vous inaugurez aujourd'hui.

Passion et indépendance.

Il se montrait plus heureux de ma compréhension et de l' « isomérie » de nos esprits que des éloges décernés.

Si bien que, protégés par notre sauvagerie réciproque, nos nerfs d'écorchés nous ayant à l'un et à l'autre — malgré les performances des premiers

concours — évité les honneurs de l'officialité, s'établirent entre nous — d'autant plus précieux qu'ils étaient moins apparents — les liens d'une amitié, admirative de ma part, fraternellement indulgente de la sienne.

Incompris, discuté, accepté, déjà triomphant, ne trouvant dans les succès et les jalousies que motif à travailler davantage, ayant conscience de sa valeur et de la pérennité de son œuvre, présentant, à côté de cet orgueil des élus, qui forge leur volonté, ces périodes de doute et de dépression, qui tombent comme brouillards et pluies sur les plus vaillants, il entassait les pierres de l'édifice.

L'heure n'avait pas sonné d'en révéler l'ordonnance intérieure et de le situer dans le paysage spirituel.

Quoi qu'il terminât, l'impatience du labeur nouveau mordait ses nerfs et, à mesure qu'il montait, il ressentait l'angoisse des grands, de ceux dont l'ascension, élargissant l'horizon, éloigne le but.

Médecin, historien, psychologue, artiste, lettré, il ressentait des possibilités telles, que ce qu'il n'était pas encore l'emportait dans son jugement sur ce qu'il était depuis longtemps.

Le clinicien de l'histoire, l'historien de la médecine, il semblait les oublier, pour songer au critique biologique de la littérature.

Il piaffait devant l'immense forêt de l'inspiration.

Il conservait le souvenir de la première excursion d'où il avait rapporté son *Balzac ignoré*.

Mais il parcourait les étapes sur la route de l'Histoire, qui ne lâche point son homme. « Qui a bu une seule fois à ce vin fort et amer, dit-il dans une des épigraphes du quatrième volume du *Cabinet secret*, y boira jusqu'à la mort. »

Il allait.

Jusqu'à la mort.

Il allait... et ne pouvant résister à la violence du désir, pénétrait cependant, de temps à autre, dans la forêt de Brocéliande...

Il allait.

Ce sera pour demain.

Pour demain ! Les étapes succèdent aux étapes...

Pour demain ! Le savant se prend au mirage de son enthousiasme... Il entasse les dossiers. Sans répit, il engrange, comme s'il devait vivre cent ans.

Pour demain !

Et les recherches nouvelles ne lui eussent, sans doute, laissé que le frémissement anxieux devant cet autre pays, haut situé, lumineux et dénudé, où souffle un vent plus âpre sur la sérénité des choses mortes, le pays de la synthèse et de la philosophie.

Pour demain...

Les livres éclosaient, les monographies tombaient comme fruits de septembre, de branches lourdement chargées — chargées à s'en briser.

Et devant une telle activité, une telle fébrilité de publication, à distance, sans l'avoir vu davantage, je m'inquiétais, sachant la hâte désespérée des créateurs, quand ils ont l'assurance, ou la prescience, du repos inéluctable.

Quelle misère ! La maison n'est pas construite ; les matériaux sont sur la route, le désordre de l'entreprise inachevée, font méjuger les imbéciles... Ils ne savent pas... Ils ne sauront jamais...

Les imbéciles !... Et les autres, aussi.

« Comment connaîtraient-ils le cœur de ma pensée ? »

L'hommage d'une Université étrangère, de l'Université de Bruxelles, nous a heureusement révélé la méthode et la « philosophie » de l'architecte.

C'est *l'Histoire éclairée par la clinique.*

Ces leçons prennent figure de testament, et le

malheur eût été grand si cet homme n'avait pu les prononcer.

Il me fit l'honneur, avant leur publication, de m'en adresser, sous pli recommandé, les « bonnes feuilles ».

Je considère cela comme le meilleur compliment de notre amitié.

Il m'en disait l'importance à ses yeux, et les posait comme un globe électrique au-dessus du chantier...

Il m'écrivait, en effet, le 6 janvier 1921 : « J'ai éprouvé quelque désappointement de ne pas lire votre habituelle chronique dans *le Mercure* de décembre ; je suis impatient de connaître votre appréciation sur l'ouvrage dont je vous ai remis les bonnes feuilles, parce qu'il est, pour ainsi parler, ma propre substance, un plaidoyer *pro domo*, et que je fais bon marché de tout ce que j'ai publié, si la doctrine que j'y expose ne prend pas corps et n'est pas prise au sérieux. Mes efforts pendant plus de trente années auraient été vains, si on ne veut reconnaître qu'une idée directrice y a présidé — et c'est pourquoi il me tarde de savoir ce que vous en pensez... »

Cet ouvrage, dont le poids est considérable, je n'en avais pas besoin pour mesurer la valeur de la doctrine.

Au cours d'une vie solitaire d'émotif, camouflé de scepticisme et parfois de violences d'expression, ayant jaugé les gens aux lueurs de la guerre, les observant, dévêtus, dans le cabinet du psychothérapeute, j'ai fini par apprendre à lire... et je puis affirmer que je « savais » Cabanès, comme je sais les flancs de la montagne au pied de laquelle je désire le repos — que j'aime d'autant plus qu'elle est plus secrète aux autres —, dont j'ai fréquenté les coins d'ombre bruissante et les clairières poi-

gardées de soleil, et aussi les sources pudiques où, seuls, je mène « les Miens », les amis dont la présence m'est une richesse.

Mais encore faut-il qu'aux « relations » en « visite » je donne un aperçu d'ensemble de ma vallée, de son harmonie, de ses couleurs, de ses parfums.

Ainsi ferai-je de Cabanès, vous dévoilant dans ce coup d'œil les richesses de son œuvre et de sa personnalité, et les possibilités infinies d'excursions qu'il vous offre.

J'obéis au désir du Comité du monument, et, très certainement, de madame Cabanès.

D'autres eussent été plus dignes que moi par leur science et leur éloquence, aucun par l'affection et l'admiration.

Et peut-être ceux qui m'ont désigné seront-ils à la fois émus et surpris, de cet extrait de la lettre que le Maître m'envoyait le 20 mai 1920 :

« Combien je regrette tous les jours davantage de ne pouvoir, en raison de votre éloignement, échanger avec vous des idées, des projets, des suggestions ! Hélas ! les forces me trahissent parfois et je sens bien que je ne pourrai mener à bout tout ce que j'ai entrepris ; mais ce que je voudrais surtout, un jour, c'est que quelqu'un — et vous me paraissez mieux disposé que quiconque — exposât, en raccourci, le peu que j'ai voulu faire, le peu que j'ai imparfaitement réussi à réaliser et ce que je laisserai à parachever. Je suis de plus en plus convaincu qu'il y a pour l'histoire et pour l'histoire littéraire des horizons sans bornes, des perspectives qu'elles ne soupçonnent pas, et que la médico-psychologie apportera — a déjà apporté — des solutions à des problèmes que les historiens seuls sont incapables, par leurs seules lumières, de découvrir. »



Il a, lui-même, divisé son œuvre en trois groupements :

a) *ouvrages historiques,*
b) *ouvrages d'histoire médicale,*
c) *monographies.*



Dès ses débuts, il montra, avec ses directives, ce que nous appelons en sport sa « classe ».

En 1886, à vingt-quatre ans, l'article qu'il consacrait, dans le « Progrès Médical », aux *Souverains névropathes*, soulignait l'intérêt qui s'attache à l'observation médico-psychologique de ceux qui conduisent les peuples.

En 1891, son *Marat inconnu* le mit en évidence. Il avait désiré que ce fût sa thèse inaugurale, mais le professeur auquel il s'adressa, Laboulbène, jugea un tel sujet indigne de la Majesté doctorale.

Confiné dans sa spécialité, l'homme, pourtant distingué, ne comprenait pas.

Et c'est à quoi se heurtent les agents de liaison entre deux sciences qui s'ignorent.

Il faut du courage et de la ténacité pour franchir les réseaux barbelés.

L'historien fait la moue et déclare : « C'est de la médecine ». Le médecin, dédaigneux, répond : « C'est de l'histoire »...

Ils viendront ensuite au secours du triomphateur, en affirmant qu'ils avaient bien, dès le début, deviné l'importance de la chose.

Ce premier travail nous livre déjà, avec la lucidité de l'auteur, certains éléments de son caractère.

Le mineur est en possession de sa lampe avant d'attaquer le filon. Il ne cherche pas à nous éblouir, mais nous rapporte une explication psycho-physiologique si nette et si complète du terroriste douloureux, que nous ne saurions plus comprendre ce dernier autrement.

Les qualités de l'explorateur se confirment dans le *Balzac ignoré*. Les documents s'accumulent sur les hérédités du romancier, sa sensibilité, son hygiène, ses facultés imaginatives, allant jusqu'à l'hallucination volontaire, ses fréquentations scientifiques, l'implacabilité de sa vocation, et projettent un jour nouveau sur une singulière et géniale figure.

L'histoire et la littérature attirent également le médecin. Mais la prospection du document l'emporte sur la lecture des romans et des poésies, et c'est l'importante série du *Cabinet secret de l'Histoire* qui situe définitivement son auteur.

Le quatrième volume en est publié en 1900.

Cabanès n'a pas quarante ans.

Si les esprits superficiels ergotent, les lecteurs perspicaces reconnaissent le mur directeur derrière l'espalier des feuillages et des fruits.

Le novateur frémissant s'offre en effet au critique clairvoyant, dans sa nudité de mineur laborieux, que son effort souterrain ne rend que plus sensible au soleil de la synthèse.

Sa passion est si absolue, qu'il s'insurge contre les stylistes de l'histoire. Michelet l'agace avec ses audaces à la fois ingénues et roublardes, et son lyrisme qui lui fatigue la rétine. La « vérité », l'austère vérité, n'a pas besoin d'être attifée ; « son culte doit passer avant toute autre préoccupation » ; et cet homme qui n'a cure de sa phrase — c'est son tort, car la forme est reine — écrit : « Il en est de l'histoire comme de la science : il y a les

vulgarisateurs et il y a les savants. Michelet a pu faire illusion aux gens du monde ; il n'en a pas imposé à ceux qui prennent moins souci de la recherche des formules saisissantes que de la vérité dépouillée de tous les artifices qui l'altèrent ou la dénaturent. »

Aussi je ne sais pas jusqu'à quel point Jules Claretie a pu lui faire plaisir, en suggérant, dans la préface de *la Névrose révolutionnaire,* que « Michelet eût salué en lui un vaillant élève... »

Non ! ses maîtres sont les Thierry, Littré, Taine et Sainte-Beuve. Il souligne avec satisfaction que deux d'entre eux furent étudiants en médecine et internes des hôpitaux [1].

Il tremble et jouit devant ses recherches comme un chasseur de fauves, au matin glacé : « De quel frisson d'effroi n'est-on pas saisi à la pensée que tout un peuple, une collectivité de plusieurs milliers d'êtres pensants soient à la merci d'un seul homme, sujet aux accidents de notre misérable humanité ! »

L'arme de ce chasseur à l'affût est de qualité supérieure.

Il en a le juste orgueil.

« Il faut, déclare-t-il, plus qu'une teinture des sciences biologiques pour aborder les questions si complexes que soulèvent les multiples problèmes de l'histoire : l'érudition, si vaste soit-elle, ne suffit pas pour accomplir cette tâche, entre toutes difficultueuse. Nous dirions presque qu'il est indispensable de posséder ce que nous nommerions volontiers le *sens médical,* c'est-à-dire la faculté d'observation aiguë, le don de la notation brève et précise, la recherche sans effort du trait pictural,

1. Il fait erreur pour Sainte-Beuve qui ne fut qu'externe à Saint-Louis.

qui ne tire pas seulement son effet du rayonnement qu'il projette. »

Ah ! il sait ce qu'il veut, votre Cabanès, notre Cabanès !

Ce Quercynois, âpre comme le causse, tendre comme les vallées de son pays, a la vertu de sa terre : l'opiniâtreté.

« Son autorité, ajoute-t-il, la médecine l'a conquise de haute lutte. De quelques épigrammes qu'on nous ait accablés, nous n'en prétendons pas moins donner notre opinion sur tout ce qui touche à l'histoire, partant à la sociologie.

« Nous voulons bien admettre que les historiens nous aient jalonné la route ; mais nous n'entendons pas qu'ils repoussent de parti pris l'aide que nous leur apportons...

« *Auxiliaires, soit, mais auxiliaires qui ont conscience de leurs droits, autant que de leur devoir.* »

Voilà le langage, non d'un rat de bibliothèque, mais d'un chef.

Et je note, dès son entrée dans la célébrité, les préoccupations, toujours renaissantes, de médico-psychologie littéraire, avec ses chapitres sur George Sand, Musset et notre faraud confrère vénitien Pagello, sur Rousseau, sur le marquis de Sade...

Je note l'analyse inlassable, le bonheur du grappilleur qui revient la hotte pleine, alors que les vendanges paraissaient terminées...

Pauvres rois ! tout ce qu'ils cachent, on le cherche... et on le trouve ; les diplomates étrangers — terribles cliniciens amateurs — envoient à leurs ministres de savoureux rapports sur les secrets d'alcôve, sur les péchés de jeunesse des héritiers, les accouchements clandestins de charmantes demoiselles, des malformations... mal placées, des maladies dont on parle d'autant plus qu'elles sont... secrètes, l'illégitimité du plus légitime des

monarques, telle gymnastique matrimoniale obligatoire... Pauvres, pauvres rois !

Je note la synthèse convaincante et l'illustration de l'inéluctable *loi de la dégénérescence*, de Jacoby. A propos des enfants tarés de Catherine de Médicis qui, après neuf ans d'une stérilité — dont il nous dévoile les raisons — eut dix maternités, il met hors de cause l'avarie — pourtant certaine — de François Ier et conclut : « Inutile d'aller chercher si loin. Les Valois ont subi cette loi fatale et implacable de la dégénérescence, qui fait l'homme victime de son évolution. Ils ont disparu, accablés sous le poids de leur hérédité, non pas de l'hérédité syphilitique, mais de l'hérédité nerveuse et psychopathique, grandie et accumulée en eux par tous les ancêtres. »

Si j'ajoute que Cabanès a créé, depuis six ans, la *Chronique médicale*, on voit que sa figure est déjà sculptée, et bien sculptée.

Au milieu du chemin de sa vie,
Nel mezzo del cammin di nostra vita,
plus heureux que Dante, dans la « forêt obscure », il n'a jamais perdu la bonne voie.



Et voici que s'accumulent : *les Morts mystérieuses de l'Histoire* (2 vol.), les *Légendes et Curiosités de l'Histoire* (5 vol.), *la Belle-Sœur du Grand Roi, les Fous Couronnés, Folie d'Empereur, la Névrose Révolutionnaire, les Mœurs intimes du Passé* (8 vol.), *Chirurgiens et Blessés à travers l'Histoire, la Princesse de Lamballe intime, l'Histoire éclairée par la clinique, au Chevet de l'Empereur, Dans l'intimité de l'Empereur, l'Enfer de l'Histoire* (2 vol.), en même temps qu'une série d'ouvrages médicaux.

Sous les fleurs, simples ou vénéneuses, de l'esprit, il étudie les racines de la chair qui souffre. Il a l'intuition de tout ce que découvrira la psycho-physiologie la plus avancée de notre époque, en particulier qu'il existe d'intimes corrélations entre nos manifestations spirituelles et le moindre de nos organes. Dans *Æsculape chez les artistes,* il monte en épingle la phrase suivante de Diderot : « La nature ne fait rien d'incorrect... ; un nez tors au naturel n'offense pas, parce que tout se tient : on est conduit à cette difformité par les petites altérations qui l'amènent et la suivent... Tournez vos regards vers cet homme dont le dos et la poitrine ont pris une forme convexe. Tandis que les cartilages du cou s'allongent, les vertèbres postérieures s'affaissent ; la tête s'est renversée, les mains se sont redressées à l'articulation du poignet, les coudes se sont portés en arrière, tous les membres ont cherché le centre de gravité commun qui convenait le mieux à ce système hétéroclite ; le visage a pris un air de contrainte et de peine. Couvrez cette figure ; n'en montrez que les pieds à la nature, et la nature dira sans hésiter : « *Ces pieds sont ceux d'un bossu !* »

Et nous pourrions aussi justement dire : « Ce caractère est celui d'un bossu. » La fable des membres et de l'estomac s'applique au cerveau, dont la royauté n'est que constitutionnelle et dépend de tout l'organisme. Les discussions les plus récentes sur les localisations cérébrales, l'affectivité, l'inconscient, le Freudisme, représentent le psychisme comme l'aiguille enregistrante de ce qui se passe au-dessous de lui. Des savants que n'effraient pas les formules audacieuses ont osé dire : « On pense avec son cœur, on pense avec ses pieds » (et ce n'est pas la vie des grands boiteux, lord Byron, le duc du Maine, Talleyrand, ou les incartades de

M. Snowden, qui s'inscrivent contre une telle assertion), en ce sens que le cerveau est un relais dans le circuit de toutes nos sensations, les plus obscures n'étant pas les moins importantes. (Bergson, Pierre Janet, Le Roy.)

Tenant compte de ces corrélations insoupçonnées, Cabanès nous présente comme au microscope tous les motifs biologiques, psychologiques et sociaux qui s'ajoutent les uns aux autres pour blesser et stériliser les familles régnantes.

Tout ce qui s'élève, par le pouvoir ou l'intelligence, trop au-dessus de la moyenne humaine, est rabaissé dans sa descendance. On dirait que la race défend sa « constance ».

Chez les rois, ce mécanisme régulateur est accéléré par les mariages consanguins, qui additionnent les tares, et par l'exercice du pouvoir absolu. Ce dernier désaxe le jugement, crée les phobies, débride les impulsions, engendre la violence, développe cette curieuse psychose que Lacassagne a baptisée : *la césarite*. Napoléon disait : « J'ai couché dans le lit des rois ; j'y ai contracté une terrible maladie. » C'est elle qui fit de sa géniale imagination le monstre qui le dévora.

Les tableaux de Cabanès sont impressionnants. Voici, dans *Fous couronnés*, les Romanof de Russie dont notre terrible chasseur suit la piste avec une sinistre minutie. La névrose, l'ivresse, le mélange de débauche et de religiosité, les assassinats du mari, du père, du fils, les idiots, les épileptiques, l'impératrice nymphomane officialisant et rétribuant ses innombrables amants, rajeunis à mesure qu'elle vieillissait, et tout cela aboutissant par Paul I[er], maniaque halluciné et cruel, que son fils — lui-même illuminé et vésanique — fera étrangler, à ce falot Nicolas II, dont Cabanès nous eût plus tard entretenus, et qui, mené par une tsarine

hystérique et un moine abject, conduisit à sa perte une dynastie pourrie.

Voici, en Danemark, l'ivrogne aux basses fréquentations qu'est Frédéric V, et le syphilitique Christian VII, alcoolique invétéré.

Voici les Wittelsbach de Bavière, Othon, fils de folle, neveu de folle, goulu, crasseux, aliéné, qui aboie comme un chien ; Louis Ier, mené à la laisse par la courtisane Lola Montès et Louis II, le « roi-vierge », auquel on a consacré ces derniers mois plusieurs monographies, qui voulait faire de son coiffeur son premier ministre et qu'on trouva, un jour, noyé avec son médecin dans le lac d'un de ses châteaux.

Voici, dans le premier volume du *Mal Héréditaire,* les Habsbourg avec leurs stigmates. Jeanne la Folle, sa jalousie délirante et sa nécrophilie, Philippe II, encore énigmatique, don Carlos, dément, Philippe IV, aboulique, enfin Charles II, idiot et impuissant, roi qui n'est même plus un homme.

Voici, dans *Folie d'Empereur,* avec le sous-titre : « une dynastie de dégénérés », l'histoire de l'ascension et de la dégringolade des Hohenzollern, leurs violences, leur gloutonnerie, leurs infections et inversions, leurs vésanies, leurs manies stercoraires, ici encore la syphilis qui, pour être impériale, n'en conserve que plus jalousement ses droits, le tout aboutissant à cet histrion revêtu de la pourpre qui incendia le monde et perdit lâchement sa couronne.



Et ceci n'est pas un réquisitoire de politicien. Les familles régnantes ont grandi avec leurs peuples ; leurs bienfaits ne sont pas discutés. *Elles ont*

subi leur courbe. Le médecin psychologue analyse cette dernière, et s'il insiste sur les influences pathologiques, c'est son devoir de spécialiste. Il porte sa contribution. *A l'historien de faire le point.*

Demain, Cabanès eût étudié avec la même objectivité la paralysie générale de deux présidents de Républiques, l'avarie de tel dictateur communiste, comme il eût recherché le rôle possible de ses infirmités des membres inférieurs dans les intempérances de langage d'un chancelant... pardon ! d'un chancelier de l'Echiquier.

Il a d'ailleurs, dans la *Névrose révolutionnaire,* étalé la psychologie morbide des foules, les paniques, la folie sadique, les délires des persécutés-persécuteurs dont la peur multipliait les crimes, les suicides épidémiques, le vandalisme, les extravagances inouïes, et, *sans nier les résultats,* prouvé que, selon la parole de Jaurès, dont on ne saurait suspecter les opinions : « les révolutions sont la forme barbare du progrès. Si noble, si féconde, si nécessaire que soit une révolution, elle appartient toujours à l'époque inférieure et semi-bestiale de l'humanité. »

J'ai consacré un volume à *la Raison chez les Fous et la Folie chez les gens raisonnables.*

Ce n'est pas la lecture de Cabanès qui m'en ferait changer le titre !



Le médecin avait l'indulgence du biologiste, cette indulgence qui, à elle seule, est une philosophie. Savoir les gens commandés par leur constitution, menés par ce que j'ai nommé le *jansénisme physiologique,* c'est plaider leur diminution de responsabilité.

Ajoutez, pour les Maîtres du monde, les contra-

dictions des témoignages, la calomnie cachée sous les ronces du pouvoir.

Aussi, à mesure qu'il connaît mieux les hommes, Cabanès devient-il de plus en plus bienveillant. Il s'applique à réhabiliter « les réprouvés et les calomniés ». Dans l'avant-propos de *l'Enfer de l'Histoire,* il dit : « Les monstres qui affligent l'humanité ne relèvent pas que de la tératologie. Il est rare que, par quelques côtés, ils ne soient accessibles à notre indulgence », et, avant de s'occuper de ses clients, il rappelle les « défenses » de Tibère, Néron, Judas, Ponce-Pilate, Théodora, etc..., qui n'ont pas que des couleurs sinistres dans leur tableau psychologique.

Que ceci nous incline à la modestie et à la justice dans nos jugements sur nos semblables !



Cher Cabanès qui nous dispense de discrètes leçons à chacun de ses livres !

Connaît-on les gens ? Que de hautains timides, que de bourrus tendres, que de « virginales » égoïstes et dures !

Lui-même ne risque-t-il pas d'être méconnu par ceux qui se prononceraient d'après certaines de ses extériorités, et sa vie intérieure ne fut-elle pas, en réalité, beaucoup plus secrète que ne pourraient le croire quelques-uns de ses correspondants ? « très secrète, en dépit d'une propension à se livrer sans toujours avoir choisi soigneusement le confident », m'écrit celle qui partagea sa vie de luttes. Il ne mettait aucun voile sur les faits et gestes de son existence ; il a dû laisser d'innombrables lettres confidentielles écrites sur un moment de nerfs ou d'humeur, et qui feraient singulièrement « *dérailler* » ceux qui entreprendraient de le juger là-

dessus. C'est un peu comme l'*écume* dont il se serait débarrassé, la jetant au hasard pour se clarifier l'esprit et le cœur. Le vrai fond de sa conscience était bien au delà de ces « impulsivités » ; (j'ose fabriquer le mot, parce qu' « impulsion » n'est pas tout à fait ce qu'il me faut). »

Connaître les gens ?

Que de grands hommes ou des « tyrans » sont pris dans leur légende comme dans une glu vénéneuse !

Ainsi de l'œuvre de Cabanès, dont la substance n'apparaît pas aux lecteurs superficiels. Il faut, le livre refermé, s'en aller seul avec ses réflexions, comme je le faisais sur mes chemins d'Ariège.



Même esprit de justice dans les *Mœurs intimes du passé*, série de huit volumes de 4 à 500 pages serrées, bourrées de documents, et que je considère comme intermédiaire entre sa production historique et sa production médicale. Alors que trop de savants et d'écrivains ont la vanité de se vouloir sans prédécesseurs, et sourient d'un passé qui ne pouvait, songent-ils, que les attendre... comme des Messies, il remonte à la source du progrès et, traçant les méandres de la rivière, rattache le fleuve vaniteux à ses origines. Il montre le motif rationnel de bien des coutumes qui nous ont paru ridicules, et par l'exposé des mesures prophylactiques, isolement, asepsie, antisepsie, visites médicales, des lois sociales de protection, de la recherche de la paternité, de l'impôt sur le revenu, etc..., nous prouve que nos ancêtres nous valaient, démonstration historique de ce que Remy de Gourmont appelait la *loi de constance intellectuelle.*

Chirurgiens et Blessés à travers l'Histoire, magnifique et puissant volume, est, en même temps qu'un monument d'érudition, un hommage constant à nos aïeux dont, seule, la robustesse des épaules, sur lesquelles nous sommes juchés, augmente notre taille.



Philosophe sans pédantisme, Cabanès demeure, dans chacun de ses ouvrages médicaux, l'historien qui met au jour les documents et les anecdotes. *Poisons et sortilèges*, *Les curiosités de la médecine*, *Les cinq sens*, *Le sixième sens*, *Remèdes d'autrefois*, *Remèdes de bonne femme*, *l'Esprit et les Joyeux propos d'Esculape*, fourmillent de renseignements historiques, sociologiques, techniques, artistiques, littéraires.

Dans tous ces volumes, on retrouve sa formule. On dit : « C'est du Cabanès. »



Et comme une passion intellectuelle s'accroît à la façon d'une avalanche, toute connaissance nouvelle en accélère le mouvement. L'historien, pour mieux « posséder » son domaine, se fait archéologue, critique d'art, collectionneur d'estampes. A la « *pathologie historique* », il annexe la « *pathologie artistique* », et c'est *Esculape chez les artistes*, où, à la suite de Félix Regnault, Paul Richer, Meige, Bruchon, allant des anciens aux modernes, courant à l'art péruvien, revenant en Grèce après s'être attardé en Hollande et en Italie, traversant les pays et les siècles, il met en évidence les relations de la

science et de l'art, contre lesquelles s'insurgent en vain les jeunes d'après-guerre.



Et demain, c'eût été la « *pathologie littéraire* » qui, déjà comprise dans ses amours de jeunesse, s'annonçait comme la préoccupation de ses années crépusculaires.

Il la choisissait volontiers comme sujet de conférences, puisqu'il parla, en Belgique, des relations du Génie et de la Névrose — pour protester contre l'assimilation — et, à Nice, de l'influence, heureuse ou stérilisante, de la femme sur la production de l'écrivain.



D'une telle œuvre, il put, en se jouant, comme on coupe une branche fleurie dans une roseraie, détacher ces *monographies*, parfumées d'art et de littérature [1], dont il exigea toujours une belle présentation.

Il l'eut d'ailleurs pour tous ses livres, et je tiens à rendre l'hommage du lecteur à M. Albin Michel, présent à cette cérémonie.



Et je ne parle pas de son œuvre de journaliste [2],

1. *Le Costume du Médecin. — La Médecine et la Caricature. — Les Premiers âges de l'Anesthésie. — La peste dans l'Imagination populaire. — Madame de Maintenon et le Duc du Maine à Barèges (en coll. avec le Dr Molinéry). — La Salle de Garde. — Les Goutteux célèbres. — La Goutte et l'Humour. — Poitrinaires et Grandes Amoureuses.*

2. *Le Journal de Médecine de Paris. — La Chronique Médicale. — La Gazette des Hôpitaux. — La France Médicale. —*

que mon brillant confrère Jean Séval va nous exposer.

***

J'ai relu tout cela, en quinze jours, au pied de l'Andorre, et jamais ma solitude n'a été plus peuplée. Nations en gésine, pourpre en démence, fléaux déchaînés, ambition, argent, amour, maîtresses de rois, Agnès Sorel, Diane de Poitiers, Ninon de Lenclos, mademoiselle de la Vallière, madame de Montespan, misère du pouvoir — dont les travaux de Freud sur les *Totems* et les *Tabous* enrichissent l'interprétation —, égalité des chairs faites de la même poussière, infirmités diverses et gangrènes séniles de Louis XIV et de Louis XVIII, tuberculose de Charles IX, de Louis XIII, d'Henriette d'Angleterre, de Hoche, de Napoléon, de tant d'autres, variole de Louis XV, choléra de Charles X, peste de Jeanne de Bourgogne, horreurs de certaines morts d'amants et d'amoureuses couronnés, comme Philippe II et Catherine II, un Potemkine, favori d'impératrice, crevant dans un fossé, Orloff, son prédécesseur, mangeant ses excréments, des Césars s'écroulant dans les fosses d'aisances, les don Juan assassinés par celles qui les reçurent dans leurs bras, des tsars étranglés, les drames passionnels féroces des carnassiers du trône, un Pierre le Grand faisant trancher la tête de celle qu'il aima, la comtesse Hamilton,

Va, je t'ai trop aimé pour ne te point haïr !

baisant les lèvres exsangues et détaillant une leçon d'anatomie à l'assemblée, plus tard promenant la souveraine, ex-servante d'auberge, autour du ca-

Le progrès Médical. — Le Bulletin Médical. — La Médecine Internationale, etc... 80 articles dans la Grande Encyclopédie : ses pseudonymes : docteur Rondelet, docteur Bienvenu, docteur Fernel.

davre de son amant, la tragédie de Mayerling, les morts par l'amour ou pendant l'amour, l'ivresse sanglante des foules, la danse macabre des Révolutions, les caprices de la Camarde, les squelettes sans crâne d'un Goya ou incomplets d'un lord Byron et d'un Descartes, les mêmes hommes déifiés et jetés ensuite aux gémonies, tous mes confrères et leurs aides des deux sexes, dont Cabanès a retenu les noms, penchés sur les souffrances de la bête pensante... j'en étais presque halluciné.

Quelle leçon pour l'anxieux que je suis !... Quelle leçon pour vous tous, qui m'écoutez !



Puis, quand après avoir dansé au crépuscule de ma vallée, sur les fumées de la rivière, ces revenants disparaissaient, c'était la figure volontaire et nerveuse du magicien qui se dressait au-dessus de son peuple, royal et misérable.



Faisant cette « heure de synthèse », qui ne doit venir qu'après des années d'analyse (Fustel de Coulanges), j'essayais ensuite d'ausculter le cœur de sa pensée, et, fidèle à sa méthode, de tracer son portrait médico-psychologique.

— *Intelligence* aiguë — brillamment manifestée, au début d'une carrière où, dès l'âge de vingt ans, lauréat des concours les plus difficiles, interne des hôpitaux, il ne tardait pas à conquérir le double titre pharmaceutique et médical...

— *Sensibilité*, en état d'éréthisme perpétuel.

Je souriais d'admiration devant son âpreté impa-

tiente de chasseur de documents, ses enthousiasmes quand il trouvait, chez un musicien de la garde républicaine, des notes inédites sur Marat ou qu'il avait flairé le cahier du cuisinier de Sainte-Hélène, ses regrets que tel médecin de grands hommes n'eût pas rédigé leurs « observations ».

Ses partialités me ravissaient (on est toujours partial quand on a du tempérament) et rien ne m'amusait comme ses colères contre un Tacite et un Michelet, qui habillaient de poésie ou d'éloquence la « Vérité », cette Vérité qu'un amant embrasé veut saisir toute nue. Il est vrai que les « amoureux », trop enflammés, voient mal l'anatomie de leur maîtresse.

Comme il devait souffrir devant les critiques de journalistes pressés ou de confrères fielleux (*invidia medicorum pessima*) qui, passant sur la route, ou refusant d'entrer, jettent un coup d'œil sur la façade de l'édifice en construction et rendent, avec la certitude des médiocres, un jugement définitif !

Sensibilité du savant artiste, victime de sa croyance « diathésique » à l'honnêteté intellectuelle, et de cette némésienne « illusionnite » des observateurs professionnels qui, d'une lucidité effrayante pour leurs sujets d'étude, deviennent si naïfs vis-à-vis de leurs « amis »... des deux sexes. Naïveté complémentaire de leur droiture.

Combien, dans la vie pratique, leur sont utiles, les « antennes » féminines d'une compagne de choix, qui démasque la lâcheté et le bas intérêt où ils ne virent que de l'amitié.

— Persévérance d'une *volonté*, musclée par les obstacles, appliquée au développement d'une science difficile, dont il trace les limites avec autant de loyauté qu'il en énumère les droits.

— *Orgueil* du novateur discuté, et *modestie* du savant, qui publie sa généalogie, non pour se

hausser, mais pour manifester sa reconnaissance à ses prédécesseurs.

— *Spontanéité* quasi automatique de son travail (ne nous a-t-il pas parlé de sa « recherche sans effort »), qui nous en explique, avec les caprices apparents, certaines caractéristiques, qu'on aurait tort d'envisager comme des faiblesses de composition. Quelques-unes de ses études ressemblent aux rivières du Quercy, qui naissent, flânent, se perdent dans le Causse, et reparaissent soudain, plus larges et plus profondes... Ce sont là vagabondages fertiles d'un Élu de la Pensée.

— *Radio-activité* de cette personnalité toujours en fusion. Animateur-né, il excite l'inépuisable curiosité des médecins de France, jardiniers précieux de domaines ignorés, spécialistes de Rabelais, de Montaigne, d'auteurs grecs et latins, prospecteurs d'archives locales, archéologues passionnés, qui, trop timides ou désintéressés pour publier des livres, jettent leur récolte dans cette *Chronique Médicale* si drue et si fertile. Il crée la *Société d'Histoire de la Médecine*. Il agrège autour de lui les journalistes médicaux, qui ignorent leur force.

— Enfin, *vision synthétique*, que le spécialiste n'exprime qu'après avoir longuement gravi les petits sentiers ardus des faits. Cabanès, accroché au concret, retardait toujours l'exposé de sa doctrine. Il nous l'indiquait cependant, en cours de route, dans ses « Avant-propos », dans la préface du dernier livre du *Cabinet secret*, dans le tome IV des *Indiscrétions* (à l'occasion de la mort de « Madame »), dans le premier volume des *Morts mystérieuses*, à l'orée du tome VI des *Indiscrétions*. Il la développait, presque accidentellement, parce que les Belges l'en avaient prié, dans l'*Histoire éclairée par la clinique*.

Valeur des « petits signes » révélateurs (Freud

n'a-t-il pas, dans sa *Psycho-pathologie de la vie quotidienne,* souligné l'importance des « phrases échappées » et du moindre lapsus ?) Plaquant, à la manière des peintres, les petits documents et les anecdotes sur ces figures de second plan qui — sans lumière intérieure — se perdraient dans la grisaille de l'Histoire, il en a, avec une singulière puissance d'évocation, tracé des portraits hallucinants, dont la valeur « artistique » fait penser — ainsi que me le disait notre ami commun, le docteur Charles Fiessinger — au génie d'un Franz Hals, donnant l'éclat de l'immortalité à des physionomies quelconques...

Rapports de la médecine et de la sociologie, de l'histoire et des autres sciences ;

Rôle des individualités dans la vie des peuples ;

Physique des mœurs et mécanique sociale ;

Création lente de la dégénérescence ;

Influence essentielle de cette affectivité et de ce mysticisme, que Gustave Le Bon a retrouvés dans les doctrines politiques les plus audacieuses ;

Questions austères qui passionnent de puissants cerveaux, et qui nous élèvent au plein ciel de la philosophie.



A suivre Cabanès, nous sommes ainsi arrivés aux sommets dénudés d'où notre regard s'étend à l'infini ; le vent est âpre, mais la lumière, plus pure, rapproche les distances.

Il fallait, il est vrai, une âme d'alpiniste.

Mon guide m'a mené à travers les lacets escarpés, reposé dans des clairières où j'ai cueilli ses monographies comme des colchiques d'automne, tiré à travers les moraines dangereuses, mais aussi quelle récompense !...

Et comme je plains les « marcheurs » en bottines

et cols empesés, qui, essoufflés, découragés aux premiers faux pas, ont rebroussé chemin, et s'écrient :

« A quoi bon ? excursion sans intérêt... »



J'ai mesuré ainsi sa force... et ses faiblesses, car les hommes supérieurs sont plus émotifs que les autres.

Le génie a ses puérilités.

Les nerfs de qualité vibrent intensivement. Ils parcourent tout le clavier, de la violence torrentielle à la tendresse exquise, et autorisent les jugements divers.

Impressionnable, Cabanès était accablé après une conversation pénible, gai en quittant des gens cordiaux. Tout en apparentes contradictions (ah ! comme je comprends un tel homme !), il pouvait paraître, aux uns, simple jusqu'à la candeur, à d'autres, compliqué et défiant à l'excès ; sans méchanceté, il blessait cependant, quelquefois fortement, par des pointes malicieuses, qu'il oubliait à la minute, et qui, à son étonnement, lui faisaient un ennemi.

N'acceptant aucune contrainte, il conserva la plus jalouse indépendance.

Inquiet, jusqu'à l'angoisse, à propos de tout et de rien, il disait : « Je me fuis dans le travail. » (Comme je le comprends encore !)



Il « fuyait » dans sa vocation.

Cette vocation qui possède ses héroïsmes, qui le fit se dresser contre son père pour courir à son destin ;

Cette vocation qui donne tant de grandeur à la fin des aristocrates de la Pensée, de la Science et de l'Art ;

Une grandeur d'holocauste, quand ces hommes meurent de leur organe le plus noble...

Son œuvre était si bien sa vie, qu'il a travaillé jusqu'au délire final. Il s'échappait de son lit et cherchait encore à classer ses dossiers et ses gravures. Nouveau Pygmalion des documents, il les traitait comme des personnes aimées et méchantes. Comme il perdait la mémoire et ne comprenait plus ce qu'il lisait, il s'irritait et déchirait ses papiers. Il leur criait :

— Mais je ne vous ai rien fait ; laissez-moi travailler...

Un matin, il confiait à son admirable compagne :

— Cette nuit, j'ai vu madame la Mort ; elle m'a dit : « Tu n'existes plus. »

Et, tandis que madame Cabanès protestait :

— Tu vois bien que tu es là...

— Non, non, je t'assure, elle m'a bien dit : « Tu n'existes plus. »

Son cerveau ne pouvant plus ni conserver, ni s'enrichir, qu'importait son corps ?

Le docteur Augustin Cabanès n'existait en effet plus.

Mort transitoire, « sublimation » de ceux dont la première résurrection est l'entrée dans l'immortalité.



Discours de M. le professeur Jean-Louis Faure, l'éminent chirurgien, membre de l'Académie de Médecine :

Je me félicite d'avoir reçu de l'Académie de

Médecine et de la Faculté de Paris la mission d'apporter ici l'expression de leur reconnaissance.

Car Cabanès fut un de ces hommes qui ne veulent pas disparaître sans laisser derrière eux un souvenir matériel, qui prolonge au delà de la mort leur participation au bien public, et à ce puissant travail collectif, indispensable élément de tout progrès et qui, lui, ne doit pas mourir.

A la Faculté de Médecine, il a légué sa bibliothèque, où se trouvent, à côté de toute son œuvre, une foule de livres, de documents, de vieilles estampes, qui seront une des parures de notre Musée de l'Histoire de la Médecine.

A l'Académie, il a laissé une somme destinée à la création d'un prix biennal qui portera son nom.

La Faculté et l'Académie avaient donc le devoir de s'associer à l'hommage qui nous réunit aujourd'hui autour du monument que la piété de ses amis a élevé à sa mémoire !

Nous connaissions tous Cabanès à l'Académie. On le voyait souvent, dans cette salle des Pas Perdus, où nous avons coutume de nous rencontrer pour chercher un délassement aux discussions austères de nos séances parfois un peu monotones. J'aimais personnellement à causer avec ce petit homme aux yeux pénétrants, à l'esprit toujours en éveil, et qui avait eu l'honneur, je dirai presque la gloire, d'intéresser à certains côtés de la médecine ce grand public, si étranger à tout ce qui touche à notre art. Il a ouvert, dans le champ de nos connaissances, un sillon nouveau, qu'il a merveilleusement exploité. Ce n'est pas l'Histoire de la Médecine, mais la Médecine de l'Histoire qu'il nous a révélée dans d'innombrables publications qui témoignent à la fois de sa puissance de travail, de sa passion de la recherche, de son génie de la découverte.

Pour choisir au milieu de tant d'œuvres de grande valeur, son livre sur la *Névrose révolutionnaire,* que j'ai eu l'honneur de présenter à l'Académie, ne vieillira jamais.

M. le professeur J.-L. Faure analysait ici la thèse de *la Névrose révolutionnaire* et tirait des leçons de ce beau livre. Il concluait ainsi :

Voilà ce que les travaux de Cabanès nous ont fait comprendre. Et voilà pourquoi beaucoup d'entre nous avaient pour son talent la plus haute estime. Il n'est pas douteux que si les hasards qui président souvent aux destinées humaines et au recrutement des Académies n'en avaient pas autrement décidé, il serait quelque jour venu s'asseoir au milieu de nous !

Mais un souvenir durable et respecté vaut mieux qu'un fauteuil académique ! Cabanès a voulu que, dans quelques années, un prix destiné à récompenser des travaux de l'ordre de ceux dont il a donné le plus magnifique exemple, fût, tous les deux ans, décerné par l'Académie.

Et quand tous ceux qui l'ont connu auront été le rejoindre dans la grande paix de la mort, les échos de nos séances solennelles viendront encore rappeler le nom de celui qui repose à jamais dans cette terre maternelle, dans ce sol du pays natal, qui nous attire avec une force invincible, parce qu'il est pétri de la poussière des aïeux et de la cendre de nos morts.



Discours de M. le professeur Euzière, doyen de la Faculté de Médecine de Montpellier :

Mesdames,
Messieurs,

... Le docteur Cabanès n'est pas un évadé de la médecine ; il est plus qu'un médecin qui a fait de l'histoire et son œuvre est autre chose que de la médecine historique ; c'est de l'Histoire faite avec une âme et une science de médecin. En cela il fut véritablement un créateur et c'est par là surtout que son œuvre vivra.

Peut-être, au début de sa carrière, s'est-il lui aussi laissé tenter par le désir de pénétrer en médecin dans l'intimité de quelques grandes figures du passé. Vous connaissez tous de ces confrères érudits qui trouvent leur plaisir à ajouter à la liste de leurs malades habituels et véritables quelque malade illustre qu'ils ne virent jamais pour la bonne raison qu'ils ne vécurent pas dans le même temps. Il en est ainsi qui, au XX[e] siècle, ont soigné la folie de Charles VI ; d'autres ont appliqué leur sagacité à découvrir quelle maladie emporta Henriette d'Angleterre ; certains discutent doctoralement sur l'épilepsie ou la gale de Napoléon I[er]. L'attrait de cette clientèle rétrospective est bien compréhensible. Quels charmants malades que ceux ou celles qui sont morts depuis des siècles. Ils sont assez complaisants pour ne jamais guérir tout à fait et rester toujours fidèles et reconnaissants. Par surcroît, ils donnent parfois à celui qui s'en occupe l'occasion et la joie de la certitude. On connaît leur mal dans toute sa durée, on sait où il tend, et jamais à leur endroit un pronostic ne fut mis en défaut. C'est là de la médecine de tout repos, bien faite pour reposer le médecin. Qu'il y a loin de cette distraction d'hommes instruits au travail savant, profond, plein de philosophie du docteur Cabanès.

C'est qu'il a apporté à ce genre d'études un tout autre esprit. Bien loin de le considérer comme un passe-temps, il en a fait la grande préoccupation, je pourrais dire le but de sa vie. Il est devenu historien non pour oublier la médecine, mais pour l'appliquer à un champ nouveau, en apportant à la critique historique l'aide de la connaissance que l'étude de la médecine lui avait donnée de l'humanité. Il semblera un jour puéril que l'on ait songé à écrire l'histoire des hommes sans en connaître au préalable la physiologie ; ce jour-là, le docteur Cabanès sera regardé comme un précurseur.

Mais, dès aujourd'hui, on peut juger combien son effort a été fructueux et combien il faut estimer cette conception en quelque sorte nouvelle de l'histoire. Puisqu'ici je parle en médecin, je me contenterai de constater comment l'exemple de Cabanès fait un éloge éloquent des sciences médicales en montrant combien elles aident à mieux comprendre les hommes, à expliquer leurs actions, c'est-à-dire à écrire leur histoire.

Tout le monde, je pense, reconnaîtra avec moi que le docteur Cabanès a su préciser de magnifique façon le vrai rôle de la médecine bien comprise et rappeler qu'elle n'est pas seulement l'art de soulager et de guérir la maladie ; ou plutôt il a démontré que si c'est bien là le but qu'elle se propose, elle oblige ceux qui le poursuivent à étudier et à connaître l'homme sain afin de comprendre l'homme malade. Ce n'est pas d'aujourd'hui, certes, qu'il est reconnu que le bon médecin est celui qui sait penser physiologiquement. Pour être vraiment digne de ce nom, il faut connaître à fond l'homme et savoir quels sont les rouages les plus intimes de la machine humaine et tous les secrets de son âme. La base même de la médecine étant

ainsi établie, n'est-il pas naturel de penser que pour être bon historien il faut d'abord être bon médecin. Le docteur Cabanès en est un magnifique exemple.

Nous autres, médecins réunis autour de ce monument, devons lui être avant tout reconnaissants de cette illustration de notre art comme nous devons l'être à tous ceux qui contribuent à la gloire de notre profession. Tâchons de méditer son exemple afin de mériter qu'on puisse un jour dire en parlant de nous cette phrase qui, me semble-t-il, s'applique si bien à la mémoire que nous célébrons aujourd'hui : « Il était médecin et rien de ce qui est humain ne lui était étranger. »



M. le professeur SENEVET, de la Faculté de Médecine et de Pharmacie d'Alger, improvisa les paroles suivantes :

Madame,
Mesdames,
Messieurs,

Vous avez entendu retracer, dans les discours précédents, la vie du docteur Cabanès et surtout son œuvre médico-historique.

Je voudrais vous dire, à mon tour, l'influence de cette œuvre hors de France et principalement en Algérie.

Déjà l'un des précédents orateurs, M. le docteur Voivenel, a parlé de la manière dont les travaux du docteur Cabanès étaient appréciés en Belgique. Certes, en Algérie, nous ne représentons pas l'étranger mais néanmoins le recul, l'éloignement

où nous sommes de la métropole, nous permet de nous rendre un compte plus exact du pouvoir de diffusion des œuvres médicales. Je dis des œuvres, car séparés comme nous le sommes de la France par huit cents kilomètres de mer, nous connaissons plus souvent les œuvres que ceux-là même qui les ont créées. Or, en ce qui concerne le docteur Cabanès, nul doute que ses travaux ne se soient largement répandus dans l'Afrique du Nord.

Je connais nombre de médecins de colonisation, perdus dans le bled, qui possèdent sur les rayons de leur bibliothèque quelques-uns, sinon la plus grande partie des ouvrages en question. Et, le soir, une fois remplie la dure journée d'un labeur que vous entrevoyez à peine, médecins de France, c'est pour eux un délassement intellectuel que de les lire ou de les relire.

Ceux d'entre eux qui sont nés dans la métropole et sont venus sur le tard dans notre pays y retrouvent les particularités curieuses des vieilles cathédrales qu'ils ont vues dans leur enfance, ou les détails mystérieux de l'histoire de notre pays.

Ceux au contraire qui sont nés en Algérie apprennent à connaître ces vieilles cathédrales, s'imprègnent de l'histoire de leur pays, qui est le leur et qu'ils connaissent peu.

Grâce aux travaux du docteur Cabanès, c'est un peu de l'esprit français, c'est un peu de la France qui passe la mer.

Il n'est pas nécessaire d'être médecin de colonisation, isolé dans la brousse pour apprécier le charme et l'utilité de ces lectures. Tous ceux d'entre nous qui vivent dans les villes d'Algérie, au milieu d'une population hétérogène, différant souvent beaucoup de nous par son langage, par ses mœurs, éprouvent à certains moments le besoin de reprendre contact avec les traditions françaises et

tirent, des œuvres de celui dont nous honorons la mémoire, un grand profit à cet égard.

C'est pourquoi la Faculté de Médecine d'Alger a voulu se faire représenter à cette cérémonie et c'est pourquoi je suis fier d'avoir été choisi comme son porte-parole.

Des voix plus autorisées que la mienne vous ont exposé ce que fut l'œuvre du docteur Cabanès, je ne les suivrai pas sur ce terrain. Je suis venu simplement vous dire qu'aujourd'hui, à cette même heure, beaucoup de médecins algériens s'associent par la pensée à la cérémonie à laquelle nous assistons.



Discours de M. Pierre Calel, délégué de la Société des Gens de Lettres de France :

Au nom de la *Société des Gens de Lettres* de France qui a bien voulu me prier de la représenter, je suis heureux de parler de notre regretté confrère et de notre célèbre compatriote le docteur Cabanès, devant son monument qui s'élève à la place la plus justifiée : sur la terre natale, près du berceau des anciens, à côté de la tombe des parents.

Le docteur Cabanès a toujours aimé Gourdon. Il y a vu le jour. Sa famille y a tenu une place importante. On trouve le nom des siens dans l'histoire locale de notre ville et de ses environs aux siècles passés où l'un de ses ascendants est qualifié d'homme de lettres.

Lui-même, jeune étudiant, jeune médecin, jeune érudit, puis écrivain et savant éminent n'a jamais manqué de venir passer ses vacances dans son pays qu'il chérissait, dont il était content de parler le vieux langage.

Ce marbre sur cette terre, c'est comme si l'en-

fant de jadis qui a su conquérir la gloire venait, fidèlement, faire don de ses lauriers à la petite patrie qui l'a nourri et qui l'a formé.



A ses débuts, avec le succès de son *Marat inconnu*, le docteur Cabanès se classa parmi les auteurs chers aux lettrés et au public.

Depuis, il n'a cessé de donner des œuvres toujours plus importantes et accueillies avec plus de ferveur.

On comprend l'enthousiasme des lecteurs pour ces études si attrayantes, si pittoresques jusque dans leurs titres qui disent, tout de suite, le genre adopté par notre compatriote. C'est un vaste contrôle de l'*Histoire*, de ses *secrets*, de ses *indiscrétions*, de son *inconnu*, de ce qu'on ignorait d'elle, de son *intimité*, de ses *légendes*, de ses *curiosités*, de ses *mystères*, de son *enfer*...

Comme dans des confidences qu'ils nous feraient, se lèvent pour nous dans une saisissante réalité, les empereurs, les rois, les princes, les héros, les conquérants, les artistes de génie, les reines de beauté, les aimés de l'amour, tous ceux qui ont charmé, enchanté, dominé les peuples, tous ceux qui ont sauvé ou perdu les nations, tous ceux qui ont tenu dans leurs mains les destins du monde.

Mais Cabanès ne nous fait pas seulement connaître les grands hommes et les grandes heures de l'Histoire. Il nous fait connaître les modestes gens, la vie quotidienne des humbles dans ses détails simples et touchants. A côté des grands de la terre, il nous montre les petits de la terre, les marchands, les artisans, les paysans, les vieilles de village au temps ancien.

Existences de souverains, existences de labou-

reurs nous sont présentées dans leurs splendeurs ou leur naïve douceur et aussi dans leurs désastres ou leurs misères. Voici les aurores d'apothéoses et voici les crépuscules d'horreur. Voici les chars du triomphe et voici les charrettes de l'échafaud. Tout est dévoilé ; tout est étudié. Après les clairs feux de joie des victoires, voici les flammes sinistres des bûchers. Après les fêtes de la Cour, voici les empoisonneuses. Après les calmes soirs rustiques, voici le balai des sorcières, les contorsions des visionnaires, le cri de bête du loup-garou. Voici l'humanité avec ses grandeurs et ses tares, l'humanité montant au plus haut de l'héroïsme ou roulant au plus profond de la bestialité.

Quels formidables sujets !

Mais... s'il découvre des turpitudes chez un souverain ou chez un capitaine illustre, ce n'est pas dans le peu estimable désir de diminuer ce que les siècles admirent. S'il dévoile chez les héros ce que les maladies du corps et de l'âme ont pu mettre de déchets, il veut par là plutôt grandir notre admiration pour ceux qui surent être surhumains tout en étant, pourtant, de pauvres hommes. Il nous prouve que non seulement ils ont été vainqueurs de leurs ennemis et de leur temps, mais encore qu'ils ont été vainqueurs d'eux-mêmes et que ce ne fut pas leur moindre victoire.

Hommes comme nous, victimes de la fragilité de leur être comme nous, comme nous porteurs des lourdes hérédités qui sont la lie des générations, ils ont, comme nous et plus que nous, droit à la sympathie douloureuse, à la fraternelle pitié.

Mais Cabanès, vite, se met à nous décrire quelque mode jolie, quelque coutume curieuse, quelque usage comique du passé. Sa verve mesurée, son esprit bienveillant, sa malice de bon aloi font, aussitôt, refleurir en nous les sourires rassurés.

Quel bon compagnon ! quel exquis confident que ce savant et que cet écrivain ! D'un mot, d'un petit geste, d'un clin d'œil discrètement complice, il nous avertit de ce qu'a d'amusant tel secret qui d'un tas d'antiques archives laisse passer un bout de rire malicieux. C'est un ami plein de finesse et de bon ton qui nous guide. C'est un philosophe léger, profond, indulgent, de belle humeur qui nous parle à l'oreille. Sachant tout, il nous fait tout savoir. Mais sans nous importuner de fatras historique. Nous revenons à lui souvent. L'ayant lu bien des fois, nous aimons le relire ainsi que nous aimons relire les conteurs savoureux des vieux siècles français.



L'œuvre du docteur Cabanès atteint près de soixante-dix volumes déjà édités. Elle n'est pourtant pas publiée toute. Une partie, la plus importante peut-être, reste à paraître. Ce sont des manuscrits terminés, en bon ordre, prêts à l'impression. Ils seront donnés au public.

Celle qui pendant la vie de Cabanès fut son épouse dévouée et la collaboratrice compétente de ses travaux veut que rien ne périsse de ce que le disparu a définitivement écrit. Il faut s'incliner avec respect et avec admiration devant cet apostolat consacré à de chers souvenirs et à une grande mémoire.

Il faut être reconnaissant aussi à celui qui contribua grandement à vulgariser les publications de Cabanès, à rendre son nom et ses livres populaires : M. Albin Michel, le puissant éditeur parisien, le découvreur, le lanceur, presque capable, affirmerait-on, d'être le créateur de tant d'illustres gloires littéraires de nos jours.

La présence ici d'un tel homme, en une telle cérémonie, devant ce médaillon et devant cette tombe, est significative.

Rien ne sera abandonné de l'œuvre de Cabanès. Ce qui de lui reste encore inconnu sera présenté de façon digne de lui.

Par les livres qui vont paraître chaque année, Cabanès aura comme une vie renouvelée.

Ainsi sa réputation ne diminuera pas, car elle est solide. Elle est de celles que le temps grandit encore.



M. Albin MICHEL, éditeur du docteur Cabanès, s'est exprimé en ces termes :

Madame,
Mesdames,
Messieurs,

Après les Maîtres que vous venez d'entendre parler si éloquemment de Cabanès médecin, psychologue, érudit historien, créateur inimité dans notre littérature d'une méthode qui place dans les mains de la science médicale la clef de beaucoup d'énigmes historiques, je viens, comme son éditeur et son ami, vous dire quelques mots de celui dont nous inaugurons l'image.

Nos relations dataient de fort loin. Elles avaient pris de bonne heure un tour amical, et devinrent bientôt affectueuses.

Au cours de longues années, il ne manqua guère de venir, deux fois par semaine, causer familièrement avec moi de ses affaires, de ses recherches, de ses travaux, dans lesquels il était secondé avec une intelligence et un dévouement sans pareils par sa noble compagne, dont il appréciait hautement la collaboration.

Cabanès était un homme charmant. Il était simple, de bonne compagnie, agréable à entendre : tout à fait l'homme de sa manière d'écrire. Il savait tout, et il parlait de tout de manière à intéresser tous ceux qui l'écoutaient. Comme il était bon, les jugements qu'il portait sur les hommes étaient toujours indulgents ; comme il était spirituel, il rendait attrayant le sujet le plus grave ; et, disons-le, comme il était méridional, une légère pointe d'accent donnait à ses propos le charme riant de son Quercy natal.

Il était très arrivé ; peu de nos contemporains tant soit peu cultivés ignorent son nom, et il n'est guère de bibliothèques en France et à l'étranger, qui ne possèdent ses œuvres ; mais il paraissait ne pas attacher d'importance à la célébrité : il estimait que le temps qu'il passerait à écouter les échos de sa renommée serait employé plus utilement à créer quelque œuvre nouvelle. Et, de fait, son cerveau était continuellement en travail, sa curiosité scientifique toujours en éveil. Quoique toujours bien pris par mes affaires, je ne le voyais jamais sans plaisir entrer dans mon cabinet d'éditeur, car son érudition, son originalité, sa largeur d'idées, son humour me faisaient paraître toujours trop courts nos entretiens.

L'idée de consacrer ce beau monument à sa mémoire honore ses concitoyens et ses amis ; par la dignité de sa vie, par la valeur de son œuvre, il mérite cet hommage, comme pour son caractère et ses qualités il méritait l'affection et l'estime de tous ceux qui l'ont connu, et en particulier l'attachement de cœur que j'avais pour lui.

Je n'ai pas voulu faire un discours ; j'ai voulu seulement profiter d'une occasion unique pour évoquer la physionomie de Cabanès intime.

Et tout le bien que je pense de lui, je suis heu-

reux d'avoir pu le dire devant les hautes personnalités qui m'entourent, devant ses concitoyens, devant celle qui fut sa compagne et sa collaboratrice, à qui j'offre l'hommage de mon respect.



M. le docteur LAIGNEL-LAVASTINE, professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Paris, médecin de la Pitié, ancien président de la *Société française d'histoire de la médecine*, secrétaire général de la *Société internationale d'histoire de la médecine*, n'ayant pu se rendre à Gourdon, a envoyé le discours suivant qu'il comptait prononcer lui-même à la cérémonie :

Cabanès ! C'est avec Daremberg le premier historien de la médecine que j'ai fréquenté, quand j'étais étudiant. *Les Indiscrétions de l'Histoire* étaient une récréation entre l'*Anatomie* de Poirier et le *Traité de Médecine* Charcot-Bouchard. J'ai toujours été reconnaissant à Cabanès d'avoir introduit l'histoire de la médecine parmi les livres amusants.

C'est pourquoi je tiens à remercier MM. Sieur et Tricot-Royer, qui m'ont délégué à leur place à cette cérémonie. Le médecin inspecteur général Sieur, notre actuel président de la *Société française d'histoire de la médecine*, savait qu'il ne pourrait répondre à l'aimable invitation de notre ami le docteur Noir. Aussi à la séance de juillet de la *Société française d'histoire de la médecine*, ai-je été désigné pour le remplacer. Notre société, qui ne veut rien ignorer de ce qui intéresse l'histoire de la médecine, se devait à elle-même de dire un mot sur l'œuvre si abondante de Cabanès, qui est

universellement connue, non seulement des médecins, mais du grand public.

Cette célébrité a franchi depuis longtemps les frontières françaises. On se souvient du succès des conférences de Cabanès faites à Bruxelles. Il était donc tout naturel que le président de la *Société internationale d'histoire de la médecine,* le professeur Tricot-Royer (de Louvain) tînt à joindre son éloge à ceux de ses collègues. Malheureusement retenu en Belgique, il m'a prié de l'excuser et de dire pour lui la reconnaissance de la Société internationale d'histoire de la médecine envers Cabanès. En effet, nous n'avons pas oublié la part active qu'il a prise à notre *Exposition rétrospective d'histoire de la médecine* installée à la Faculté de médecine dans la salle Debove, à l'occasion du Congrès de Paris, dont on se rappelle le grand succès. Cabanès était venu lui-même installer toute une collection de documents iconographiques, et je le revois avec ses moustaches cirées à la Napoléon III se mêlant aimablement à nous dans l'effervescence de l'organisation des derniers jours avant l'ouverture.

C'est non seulement au nom des Sociétés française et internationale d'histoire de la médecine, mais aussi au nom de la *Société Médico-Historique* que je suis heureux de prendre la parole aujourd'hui.

Cette société fut créée le 2 mars 1908 avec l'aide effective de Victorien Sardou, Louis Landouzy et Paul Bourget. Au début du volume unique des Comptes rendus [1], Cabanès a bien résumé le but de la Société.

1. *Bulletin de la Société Médico-Historique* 1909-1910, grand in-8° jésus de 273 pages. A Paris, au siège provisoire de la Société, 9, rue de Poissy, 1910, Charles Colin, imprimeur à Mayenne.

La Société médico-historique, littéraire et artistique, composée de médecins, d'historiens, d'hommes de lettres et d'artistes, s'est proposé pour but d'étudier non point l'histoire de la médecine, mais l'histoire générale, la littérature et les arts, envisagés dans leurs rapports avec la médecine.

« Il n'est plus à démontrer, écrit Cabanès, que certains problèmes historiques ne peuvent être élucidés qu'avec l'aide des sciences biologiques... L'historien par contre, fournit au médecin des matériaux d'études, lui indique les sujets qui réclament son intervention, limitant ainsi son champ de recherches et lui épargnant les risques de s'égarer dans les sentiers déjà battus.

« Les littérateurs n'ont pas un moindre profit à tirer de leur commerce avec les médecins : les problèmes de psychologie morbide, ceux encore qui relèvent de l'hérédité et de l'emprise des tares physiologiques, semblent de jour en jour les captiver davantage ; ils sentent plus que jamais le besoin de contrôler, auprès des hommes de l'art, la sûreté de leur documentation ; le médecin, de son côté, devant l'importance que prend à ses yeux l'influence de la maladie et du tempérament sur le génie de l'écrivain, connaît qu'une place nouvelle lui est réservée dans l'évolution de la critique.

« L'art, enfin, ne saurait se priver de l'aide de la science, dont il semble d'abord qu'il puisse dédaigner les lois. Et n'est-ce point l'artiste lui-même qui a introduit dans son domaine la physiologie et l'anatomie, qui lui permirent de rendre l'idéale beauté, la pathologie aussi qui lui servit maintes fois à reproduire les aspects divers de la souffrance et de la maladie ?

« La collaboration des médecins, des historiens, des hommes de lettres et des artistes semblait donc

s'imposer ; c'est pour la faciliter et la répandre que furent jetées en 1908 les bases de la Société médico-historique et littéraire. »

A la réunion du 29 novembre 1908, le bureau définitif était ainsi constitué :

Président d'honneur : M. ANATOLE FRANCE, de l'Académie française ;

Président : M. LANDOUZY, doyen de la Faculté ;

Vice-présidents : MM. PAUL BOURGET et GILBERT-BALLET ;

Secrétaire général : docteur CABANÈS ;

Secrétaire des séances : docteur MEIGE ;

Trésorier : docteur LAIGNEL-LAVASTINE ;

Bibliothécaire-archiviste : M. FÉLIX CHAMBON.

La quatrième réunion eut lieu le 12 janvier 1909. Dès lors, les séances se succédèrent régulièrement pendant deux ans. Celle du 14 juin 1910 fut la dernière. On lit page 268 du Bulletin : « En raison des vacances universitaires, la Société ajourne ses séances à la rentrée. » La rentrée vint ; les séances sont toujours ajournées. Il ne tiendrait qu'à la Société de les reprendre, car elle n'est pas morte, mais hélas ! beaucoup de ses membres ne sont plus et surtout son animateur Cabanès et celui dont le prestige réunit un instant des éléments distants, mon maître le professeur Landouzy.

Pendant sa vie active, la Société médico-historique répondit au but pour lequel Cabanès l'avait créée. Le Bulletin le montre nettement par les travaux qu'il contient et que je rappelle ici, car le volume est devenu très rare.

Napoléon était-il malade à Waterloo ? se demande RAVARIT.

CABANÈS étudie la dernière maladie de Napoléon, Louis XI jugé par l'histoire, expliqué par la médecine, et le concours que peut prêter la médecine à l'histoire.

MONÉRY trace les limites de la critique médico-psychologique dans le domaine littéraire et en donne deux exemples en analysant le rôle des névroses dans le *Triomphe de la mort* et *l'Enfant de volupté* de Gabriele d'Annunzio.

MEIGE esquisse les fous dans l'art.

NOURY indique l'alimentation des accouchées dans l'art.

BOUGON décrit la grippe fébrile de Napoléon à la Moskova.

BRUNON se demande comment est morte Agnès Sorel.

LOMBARD cherche les relations intellectuelles des philosophes, des artistes et des médecins.

SEMELAIGNE étudie la mort de Daubenton, LOMBARD celle d'Henriette d'Angleterre, PLUYETTE l'accouchement de Myrrha, RÉGIS la dromomanie de J.-J. ROUSSEAU, RAVARIT la neurasthénie de Murat en Espagne en 1808. Enfin DURANTE critique « le nouveau billet de 100 francs de la Banque de France ».

On voit par cette énumération l'étendue des travaux de la Société médico-historique. Ils devraient être continués. Une des meilleures manières d'honorer les morts est de poursuivre la réalisation de leurs idées et de compléter leur œuvre.

Le but que nous indique Cabanès est visible pour tous. D'ailleurs, aujourd'hui son sillage est suivi par beaucoup. Jamais on ne s'est tant intéressé à l'histoire en général et à l'histoire de la médecine en particulier.

Cabanès, par son gigantesque labeur, qui lui a permis de publier plus de soixante volumes tous intéressants, a beaucoup contribué à cette évolution.

C'est pourquoi il doit être loué et c'est pourquoi au nom des Sociétés française et internationale

d'histoire de la médecine, bien vivantes, et de la Société médico-historique, actuellement endormie, j'ai tenu, en guise de lauriers et de myosotis, à déposer ces quelques pensées au pied du monument de notre ami.



Discours de M. le docteur BABONNEIX, médecin des hôpitaux de Paris, au nom de la *Société Centrale de l'Association des Médecins de France* et de l'*Association de la Presse médicale française* :

Mesdames,
Messieurs,

La Société Centrale de l'*Association des Médecins de France*, comme l'*Association de la Presse médicale française* ont voulu être représentées à la cérémonie d'aujourd'hui. Elles n'oublient pas qu'elles ont compté parmi leurs membres le regretté docteur Cabanès : elles savent, non seulement combien il leur était attaché, mais aussi quel honneur il a fait rejaillir sur elles en publiant, sur l'histoire de la médecine, pendant près d'un demi-siècle, des ouvrages qui, par la sûreté et par l'abondance de la documentation, par la finesse de l'analyse et par le souci de précision scientifique, ont ouvert aux chercheurs une voie nouvelle. N'est-ce pas la première fois que l'on essayait d'expliquer par des raisons physiologiques ou pathologiques les grands événements qui ont bouleversé le monde ? Les tares héréditaires, les anomalies mentales, les défaillances organiques ne s'observent-elles pas aussi bien chez les rois, chez les conquérants, chez les penseurs et chez les philosophes que dans le commun des mortels, mais ne comportent-

elles pas plus de conséquences chez ceux-là que chez ceux-ci ? Idée originale, idée féconde, qui ne pouvait être exploitée que par un médecin doublé d'un érudit, et qu'il a développée avec une maîtrise et une méthode auxquelles, tout à l'heure, M. le docteur Voivenel rendait si heureusement justice.

La Centrale et l'Association de la Presse médicale française se devaient donc d'honorer la mémoire de Cabanès. Si leurs présidents, empêchés, m'ont chargé de parler en leur nom, c'est qu'ils n'ignoraient, ni l'un ni l'autre, qu'il avait été pour moi plus qu'un confrère et un aîné : un ami. J'avais fait sa connaissance dans des conditions assez singulières. Au lendemain de la guerre, j'avais, au sujet d'une note parue dans la *Chronique médicale*, rédigé un petit article sur *le fils de Lamartine*. J'étais allé le porter rue Lacépède. Au premier abord, Cabanès ne vit en moi qu'un de ces fâcheux, dont les directeurs de journaux ont tant de peine à se débarrasser. Mais à peine eus-je exposé le but de ma visite, que son accueil devint des plus cordiaux. Il eut la bonté d'assurer à mon modeste article un tour de faveur ; il le fit précéder d'un « chapeau » où, avec une élégance de grand seigneur, il reconnaissait s'être trompé en croyant que Lamartine n'avait eu qu'une fille, Julia, et en méconnaissant l'existence de ce fils, dont, à vrai dire, les auteurs ne parlent guère, sans doute parce qu'il est mort tout jeune.

Depuis cette époque, Cabanès m'avait donné une marque d'amitié à laquelle j'avais été très sensible: il m'avait ouvert les portes de sa maison. Combien de fois y suis-je venu chercher un document ? Combien de fois ai-je recouru à ses lumières ? Et comment oublier ces soirées dominicales où, avec la gracieuse madame Cabanès, sa discrète col-

laboratrice comme la fidèle confidente de ses pensées, il excellait à accueillir les visiteurs avec bonne grâce et simplicité, à « parler à chacun selon ses talents », à nous charmer de son étincelante conversation ?

Ces heureux temps ne sont plus. Mais il reste, à tous ceux qui l'ont connu, le souvenir d'un historien de race, d'un infatigable travailleur que, seule, la mort a pu arrêter dans sa tâche, d'un homme de cœur, dont nous conserverons pieusement le souvenir, et auquel nous voulons rendre ici un dernier hommage.



Discours de M. le docteur Jean Séval, d'Astaffort, au nom de l'*Association des Journalistes médicaux français,* dont Cabanès fut le fondateur : il a fait l'éloge de Cabanès journaliste :

L'œuvre du docteur Cabanès qui vous a été tout à l'heure présentée avec l'autorité et le talent de mon ami le docteur Voivenel ne tient pas toute, il vous l'a dit, dans les livres nombreux publiés de 1893 à 1928. Cabanès consacra, en effet, au journalisme une part fort appréciable de son activité littéraire. Cette partie de son œuvre disséminée dans un nombre considérable de publications constitue cependant une contribution fort attachante à l'étude de sa personnalité. La passer sous silence nous priverait d'admirer ensemble dans toute leur spontanéité les qualités de l'écrivain ombrées parfois dans les travaux de plus longue haleine par le souci d'une présentation plus classique et moins familière.

Dans le cadre exigu de cette allocution, il n'est pas possible d'analyser en détail cette exubérante

floraison. Nous nous bornerons à en marquer les notes dominantes, mais avant d'aborder la genèse de l'œuvre, nous voudrions nous acquitter de l'hommage de gratitude émue que nous devons au fondateur de l'*Association des journalistes médicaux français*. C'est en leur nom que j'ai voulu déposer au bord de sa tombe, à la mémoire de celui qui fut le créateur, l'animateur du groupement, l'offrande de notre reconnaissante admiration. Le docteur Cabanès créa l'Association en 1907. Pendant quatre ans, il assume la lourde charge du secrétariat général, passe à la vice-présidence en 1911, et l'année suivante, voyant l'Association bien assise, il refuse la présidence qui lui est offerte et rentre dans le rang. Il fut un de nos premiers membres bienfaiteurs et son généreux altruisme voulut ainsi de façon directe s'attacher à assurer la survie de la Compagnie qu'il avait fondée.



Il m'honorait de son indulgente amitié et voulut bien être mon parrain à l'Association et ceci me vaut aujourd'hui l'honneur de retracer avec une émotion dont je ne sais pas me défendre l'œuvre du grand chroniqueur qu'il fut.

Suivant l'heureuse expression du docteur Noir, « il considérait le journalisme médical comme sa véritable profession ». Mais débordant rapidement les revues médicales, son activité et le renom de son talent lui ouvrirent tout jeune, dès 1893, les rédactions des grands journaux. Et durant plus de trente ans, *le Figaro, l'Excelsior, l'Eclair, le Petit Parisien, le Journal, le Petit Journal, le Dimanche Illustré, la Revue Mondiale,* offrirent à leurs lecteurs ses chroniques où il savait redonner

aux personnages historiques une seconde vie. Nombre de ceux qui les lurent, intéressés par cette originale et perspicace présentation de l'histoire, s'engouèrent rapidement des livres du même auteur où ils étaient assurés de trouver tout autre chose que l'aride et morne science des dates, des règnes et des guerres qu'on leur avait infusée, réticente, sur les bancs de l'école. Et je crois qu'il faut trouver là l'explication de ce saisissant paradoxe : l'œuvre de Cabanès, d'une belle tenue littéraire, pénétrant cependant même dans les milieux peu curieux du livre, où leur valeur intrinsèque seule eût été incapable de les imposer. Le journal que Cabanès aimait se fit en retour le porte-voix puissant de sa renommée et assura aux fragments plus importants de ses travaux la diffusion qu'ils méritaient.

Les revues médicales furent mieux partagées encore : ce fut à elles que Cabanès, à partir de 1885 (il n'avait que vingt-trois ans), réserva avec une persévérante sollicitude les plus pénétrantes de ses analyses historiques. Sous les pseudonymes divers du docteur *Quercy*, du docteur *Rondelet*, du docteur *Fernel*, du docteur *Bienvenu*, il collabora régulièrement à la *Médecine Internationale*, à la *Revue des Alcaloïdes*, à l'*Art Médical*, à *Æsculape*... Et tout ceci, qui eût largement suffi à absorber l'activité courante d'un chroniqueur laborieux, n'était, semble-t-il, que délassements de sa plume, puisqu'il me reste à évoquer l'œuvre fondamentale de sa carrière journalistique, celle qu'il créa de toutes pièces pour en faire une admirable revue, où il marqua si fortement la griffe de sa personnalité que nombre de médecins, au lieu de lui donner son titre : la *Chronique Médicale*, continuent de l'appeler simplement : *le Journal de Cabanès.*

La collection complète, d'une rareté qui tourmente maint bibliophile, comporte une trentaine de gros volumes et constitue un recueil d'une prodigieuse diversité. Le premier numéro de la *Chronique* parut le 15 décembre 1894. La réalisation technique du lancement fut facilitée par le concours dévoué que M. Georges Prunier apporta au docteur Cabanès. Leur amitié née à la salle de garde de l'hôpital de Lourcine s'employa activement à assurer le succès du programme original qu'il s'était tracé, tout empreint de la foi qui illumine toutes les juvéniles entreprises : « Créer un nouveau journal, écrit-il en tête du premier numéro, paraîtra à beaucoup une chimère. C'est à cette chimère que nous allons essayer de donner corps. » Et tel était déjà le prestige du jeune rédacteur en chef que dès la première année nous trouvons parmi les collaborateurs les noms célèbres d'Émile Zola, Victorien Sardou, Clemenceau, Henri Rochefort, le docteur Maurice de Fleury. Il est curieux de signaler de fréquentes allusions et citations à ce terrible journal des Goncourt si soigneusement cadenassé à nouveau de nos jours. Pendant trente ans, le journal, sans perdre les caractères qui d'emblée lui impriment sa physionomie spéciale, poursuit sa carrière pour arriver à la présentation parfaite d'après-guerre. La chimère s'était couchée sans doute, soumise, aux pieds de Cabanès, et c'est son souffle de flamme qui a donné probablement à certaines pages cette couleur de légende aux confins de l'histoire. C'est en effet un des charmes les plus prenants de la manière de Cabanès : son alerte récit de journal puisé aux sources les plus authentiques gardait toujours toute la fraîcheur d'un conte. L'œuvre qui semble d'imagination reste profondément et très strictement scientifique. Pour mener à bien cette paradoxale

synthèse, la pénétrante intelligence de Cabanès se jouant des difficultés fondait ses productions sur de solides qualités : La sûreté de sa documentation, le mouvement de ses personnages, la vérité de leurs attitudes, le pittoresque de la narration, sa façon géniale de tenir en haleine le démon de notre curiosité, la simplicité voulue du style qui met fermement en relief les figures et les mots.

En feuilletant la collection de *la Chronique*, on retrouve dès les premières années ce faisceau de dons, qui, mis au service d'une admirable érudition, permit le développement harmonieux d'une œuvre journalistique considérable, se renouvelant tous les jours avec une incroyable fécondité. Mais les journaux ne connaissent pas le repos tranquille du livre sur les rayons d'une bibliothèque. Feuilles au vent, ils s'envolent et nous souhaitons que certains d'entre eux ne soient pas définitivement perdus. Il y a dans leur nombre des morceaux dignes d'une anthologie du genre. L'édition en serait ardue, mais si bien dans la tradition de cette vie de persévérant labeur qui fut la sienne !

Il y aurait encore beaucoup à dire sur la technique professionnelle qui dirigeait l'élaboration des articles du docteur Cabanès : les premiers furent de magistraux essais et constituèrent les plates-formes d'où l'œuvre devait prendre son magnifique essor.

Tous témoignent de cette maîtrise tranquille du talent qui fera la solidité de sa gloire. Et s'il ne lui manqua pas comme la plus indiscutable consécration de ses mérites de nombreuses et jalouses attaques (les roquets jappent au cortège de tous les triomphes), l'admiration de ses collègues se prolonge par contre fidèle et bienveillante, et deux des plus distingués d'entre eux : le docteur Paul Farez, l'éminent critique médical du *Journal des*

Débats, et le docteur Foveau de Courmelles, président de la *Presse Scientifique*, m'ont chargé d'être ici leur interprète et d'exprimer leurs regrets de n'avoir pu assister à la cérémonie d'aujourd'hui pour y témoigner de la considération qu'ils marquaient à celui d'entre eux qui illustra si brillamment leur profession.

Mais je ne voudrais pas que ces hommages de marque me fassent oublier celui d'autres absents : l'hommage anonyme de ceux qui n'ont pas de délégation parce qu'ils n'ont pas de dimanches : celui des médecins de campagne, lancés dans leur ronde quotidienne sur les chemins de France et auxquels ses articles apportèrent régulièrement pendant trente ans et aux heures de lassitude une saine et salutaire détente spirituelle. Comme il arrive trop fréquemment à nombre d'entre eux, il disparut lui aussi avant d'avoir fini sa tâche : il continue sur la pierre de ce monument le geste familier : il tourne les feuillets comme si la mort l'eût foudroyé en pleine activité. Et derrière le hublot aveugle du granit, sur la nef mystérieuse dont nul ne connaît, vers l'au-delà, le sillage, j'espère que ma voix maladroite arrive jusqu'à lui pour lui redire, à travers l'agitation, un moment suspendue, de nos vies, la calme prière de notre souvenir.



M. Davidou, maire de Gourdon, a clôturé la cérémonie par le discours suivant :

Mesdames,
Messieurs les délégués,
Messieurs,

Après les voix éloquentes et autorisées qui se

sont fait entendre, après l'hommage mérité qu'elles ont bien voulu rendre à notre distingué compatriote, je croirais superflu et prétentieux de ma part de relater et d'apprécier comme il convient l'œuvre admirable du docteur Cabanès.

Mais en ma qualité de maire de Gourdon j'ai le devoir de remercier avec une vive reconnaissance, au nom de la municipalité, au nom de la population de notre ville et en mon nom personnel, les hautes personnalités qui ont bien voulu prendre l'initiative du juste hommage rendu en ce jour à notre érudit concitoyen.

Votre haute présence, Messieurs les délégués, honore profondément notre ville ; votre savoir, vos titres et qualités donnent à cette imposante cérémonie toute sa valeur et une significative consécration.

Le pieux pèlerinage que vous êtes venus faire sur cette tombe, les paroles élogieuses que vous y avez prononcées, votre geste enfin si confraternel pour celui dont nous déplorons la perte, resteront à jamais dans notre cœur.

La ville de Gourdon en est vivement touchée et vous en exprime toute sa gratitude.

Qu'il me soit permis aussi d'adresser à M. Seysses, ce maître éminent de la sculpture, nos compliments et nos félicitations pour avoir reproduit, en des traits d'une lumineuse vérité, l'intelligente et fine physionomie de notre compatriote et doté ainsi notre cimetière d'une œuvre d'art qui fera l'admiration des visiteurs et perpétuera dans l'esprit et le cœur des Gourdonnais le souvenir de leur distingué concitoyen.

Et maintenant, Messieurs, s'il ne m'appartient pas d'apprécier comme elle le mérite l'œuvre féconde et remarquable du docteur Cabanès, je me permettrai d'évoquer le souvenir de l'ami auquel

me liait une amitié née sur les bancs du collège et que la mort seule a pu rompre.

D'excellentes et très anciennes relations unissaient nos familles ; une sympathique camaraderie qui se mua bientôt en sincère amitié nous lia pour toujours.

Mais les hasards de l'existence nous séparèrent et ce n'est guère qu'au cours des vacances, époque où notre ami dérobait quelques jours de répit à ses incessants travaux, pour revoir sa ville natale toujours affectionnée que nous avions le plaisir de nous retrouver. C'était alors d'aimables causeries auxquelles nous nous complaisions infiniment, mais qu'il abrégeait souvent, bien qu'à regret, car même ici, où il eût dû prendre quelque repos, il ne pouvait renoncer à ses habitudes laborieuses, parachevant parfois un ouvrage commencé, lisant, étudiant, compulsant toujours avec une inlassable curiosité.

Causeur aimable et spirituel, d'une simplicité familière qui séduisait et mettait à l'aise tous ceux qui l'écoutaient, il aimait à évoquer les plus lointains souvenirs de notre jeunesse, nos années passées au vieux collège de Gourdon, puis au lycée de Cahors.

Il avait gardé le souvenir de nos professeurs, comme aussi celui de toutes les figures typiques de notre ville et il en brossait de piquants portraits qui dénotaient la finesse de son esprit et l'humour bienveillant du conteur.

Puis il nous quittait comme à regret, non sans nous avoir charmés par le récit d'une de ces plaisantes anecdotes dont sa prodigieuse mémoire et son esprit curieux étaient abondamment peuplés.

Né à Gourdon le 28 avril 1862, le docteur Augustin Cabanès disparaît prématurément à l'âge de soixante-six ans, après une vie d'incessant la-

beur, en pleine possession de son talent qui réservait encore à la Science et à l'Histoire de nombreuses productions et d'intéressantes découvertes.

Cher ami, ton souvenir restera vivant dans nos cœurs et ton nom, dont la municipalité a voulu assurer la pérennité en le donnant à l'un des plus beaux boulevards de notre ville, survivra, glorieux et respecté, à l'usure du temps.

En cette minute émouvante et par delà la séparation mystérieuse de la mort, cher grand ami, du fond de nos âmes douloureuses, j'adresse à ta mémoire avec ferveur et fierté le salut suprême de ta ville natale, de tes amis et de tes admirateurs.

FIN



TABLE DES MATIÈRES

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY — 1930.

IIIe VOLUME — Principales matières : Le nœud et l'aiguillette. Les causes grasses au Parlement. Quel fut le poison donné à Socrate ? La mort d'Alexandre le Grand. La maladie secrète de Calvin. Une hystérique couronnée. Napoléon était-il épileptique ?

392 pages. 14 gravures hors-texte. PRIX :

Broché.............. 20 fr. — Relié................ 40 fr.

IVe VOLUME. — Principales matières : La Vierge d'Avila hystérique ? Un prétendu crime de Bonaparte : à quel mal a succombé Hoche ? Beaumarchais s'est-il suicidé ? Le régime alimentaire de Napoléon à Sainte-Hélène.

384 pages. 14 gravures hors-texte. PRIX :

Broché.............. 20 fr. — Relié................ 40 fr.

Ve VOLUME. — Principales matières : Les animaux en justice. Comment se mariaient les rois au XVIIIe siècle. Charles-Quint devant la psychologie morbide. Mirabeau fut-il empoisonné ? Tanneries de peau humaine.

392 pages. 18 gravures. PRIX :

Broché.............. 20 fr. — Relié................ 40 fr.

VIe VOLUME. — Principales matières : Louis XI expliqué par la médecine. Les sources d'inspiration médicale de Molière. Comment se soignait Voltaire. Napoléon était-il malade à Waterloo ? Louis XVIII et les femmes.

444 pages. 23 hors-texte. PRIX :

Broché.............. 20 fr. — Relié................ 40 fr.

Chacun des volumes des « Indiscrétions de l'Histoire » se vend séparément.

MŒURS INTIMES DU PASSÉ

Ier VOLUME. — Principales matières : Nos Aïeux et le froid. La propreté des mains et l'antiquité de la fourchette. Quelques meubles intimes. L'hygiène sexuelle au temps jadis.

524 pages. 76 gravures. PRIX :

Broché.............. 20 fr. — Relié................ 40 fr.

IIe VOLUME. — Principales matières : Les bains. Epoque grecque et époque romaine. Moyen Age. Renaissance. De Louis XIV à la Révolution et à la Restauration. De la Restauration à nos jours. Bains hindous, maures, turcs, égyptiens, etc...

460 pages. 76 gravures. PRIX :

Broché.............. 20 fr. — Relié................ 40 fr.

IIIe VOLUME. — Principales matières : La faune monstrueuse des cathédrales. En marge des vieux missels. Les folies du carnaval. Les processions licencieuses. Fous et bouffons.

396 pages. 89 gravures. PRIX :

Broché.............. 20 fr. — Relié................ 40 fr.

IVe VOLUME. — Principales matières : La vie d'Etudiant au Moyen Age, à la Renaissance, au temps de Molière. au temps de Voltaire. Sous le Premier Empire et la Restauration. De Murger à nos jours.

492 pages. 74 gravures. PRIX :

Broché............. 20 fr. — Relié................ **40 fr.**

Ve VOLUME. — Principales matières : La Peste, la Lèpre, le Choléra, la Variole, la Grippe ou Influenza.

480 pages. 60 gravures. PRIX :

Broché............ 20 fr. — Relié .... **40 fr.**

VIe VOLUME. — Principales matières : Le cérémonial de la saignée. La naissance de l'enfant. Le régime du nouveau-né au Moyen Age et à la Renaissance. Le lit de parade.

412 pages. 88 gravures. PRIX :

Broché............. 20 fr. — Relié................ **40 fr.**

VIIe VOLUME. — Principales matières : La grossesse à la cour de France. Comment accouchaient les reines.

452 pages. 140 gravures. PRIX :

Broché............. 20 fr. — Relié................ **40 fr.**

VIIIe VOLUME. — Principales matières : Les premières années du Grand Dauphin. Comment furent élevés les petits-fils du Grand Roi. L'enfance de Louis XV. Sa famille. Les fils de Louis XVI. L'éducation de Napoléon III et du Prince Impérial.

544 pages. 138 gravures. PRIX :

Broché............. 20 fr. — Relié................ **40 fr.**

Chacun des volumes des « Mœurs Intimes du Passé » se vend séparément.

LES MORTS MYSTÉRIEUSES DE L'HISTOIRE

Ier VOLUME. — Principales matières : Louis IX. Philippe VI. Jeanne de Bourgogne. Jean II. Charles V. Louis XI. François Ier. Charles IX. Henri III. Marie de Médicis.

446 pages. 18 gravures. PRIX :

Broché............. 20 fr. — Relié................ **40 fr.**

IIe VOLUME. — Principales matières : Louis XIII. Louis XIV. Le Duc d'Orléans, Régent de France. Louis XV. Le Fils de Louis XVI. Napoléon Ier. Napoléon III.

446 pages. 30 gravures. PRIX :

Broché............... 20 fr. — Relié............. **40 fr.**

Chaque volume se vend séparément.

FOLIE D'EMPEREUR

Le premier roi de Prusse. Le roi philosophe. Le roi visionnaire. Le roi aliéné. Guillaume le Stercoraire.

Un volume de 468 pages. 63 gravures.

PRIX :

Broché............. 20 fr. — Relié............... 40 fr.

L'ENFER DE L'HISTOIRE

Ier VOLUME. — Principales matières : Lucrèce Borgia. Marie Stuart. Mazarin. Mademoiselle de La Vallière. Fouquet. Le Cardinal Dubois. Le Régent. Louis XV. Marie Leczinska. Mme du Barry. Cagliostro. Danton, etc. etc.

320 pages. 34 gravures.

PRIX :

Broché.............. 20 fr. — Relié............. 40 fr.

IIe VOLUME. — Principales matières : Le pape Jean XXII. Henri IV. Louis XIII. Madame Royale. La Duchesse d'Angoulême. Louis XVIII. Etienne-Marcel. Etienne Dollet. Le Père de la Chaize. La Brinvilliers. La Princesse des Ursins. Le Cardinal Alberoni.

314 pages. 34 gravures.

PRIX :

Broché............. 20 fr. — Relié............... 40 fr.

Chaque volume se vend séparément.

LE MAL HÉRÉDITAIRE

Ier VOLUME. — Principales matières : Le stigmate des Habsbourg. Charles-Quint. Jeanne la folle. La descendance de Philippe II. La folie de Don Carlos. Philippe III. Philippe IV.

Un volume de 384 pages. 63 gravures.

PRIX :

Broché............. 20 fr. — Relié............... 40 fr.

IIe VOLUME. — Principales matières : Les dernières années et le testament de Charles II. Une reine de douze ans : Marie-Louise-Gabrielle de Savoie. Les premières années du mariage. Usages et coutumes singuliers. Les vapeurs de Philippe V. Ferdinand VI, sa mélancolie héréditaire, sa maladie et sa mort. La nymphomanie de Marie-Louise.

Un volume de 344 pages. 93 gravures.

PRIX :

Broché............. 20 fr. — Relié................. 40 fr.

Chaque volume se vend séparément.

DANS LES COULISSES DE L'HISTOIRE

Principales matières : Le Journal de couches de Lucrèce Borgia. Les mésaventures galantes de Mme de Sévigné. Un saint dans une cour dissolue. Un médecin geôlier de la famille royale au Temple. Le Père « Elysée ». Le beau « Brummel ». L' « Essayr » à la Cour de France.

366 pages. 42 gravures.

PRIX :

Broché............ 20 fr. — Relié................. 40 fr.

LES ÉNIGMES DE L'HISTOIRE

Principales matières : Raphaël est-il mort de la Fornarina ? Gabrielle d'Estrées. Adrienne Lecouvreur. Jean-Jacques Rousseau fut-il le père de ses enfants ? La fin de l'abbé Prévost. Le secret de Mme de Récamier.

352 pages. 48 gravures.

PRIX :

Broché............ 20 fr. — Relié................. 40 fr.

VOIR AU DOS BULLETIN DE COMMANDE

IMP CH BERNARD PARIS

Conditions de vente des Ouvrages du Dr CABANÈS

Les ouvrages du Dr CABANÈS sont vendus aux prix indiqués sur le présent fascicule, port à raison de 1 fr. 50 par volume, à la charge du destinataire. Envoi franco à partir de trois volumes.

Il est accordé 10 mois de crédit pour les commandes au-dessus de 200 fr. Le montant de la commande est, dans ce cas, majore de 10 % pr frais de port, d'emballage et de recouvrement.

BULLETIN DE COMMANDE

à remplir et à adresser aux Éditions ALBIN MICHEL, 22, rue Huyghens, PARIS

Le ....

Veuillez m'envoyer les ouvrages suivants du Dr CABANÈS.
(Donner ici les titres des ouvrages demandés, en spécifiant bien *brochés* ou *reliés*, en rappelant les prix.)

....
....
....
....
....
....
....
....
....
....
....
....
....
....
....
....
....

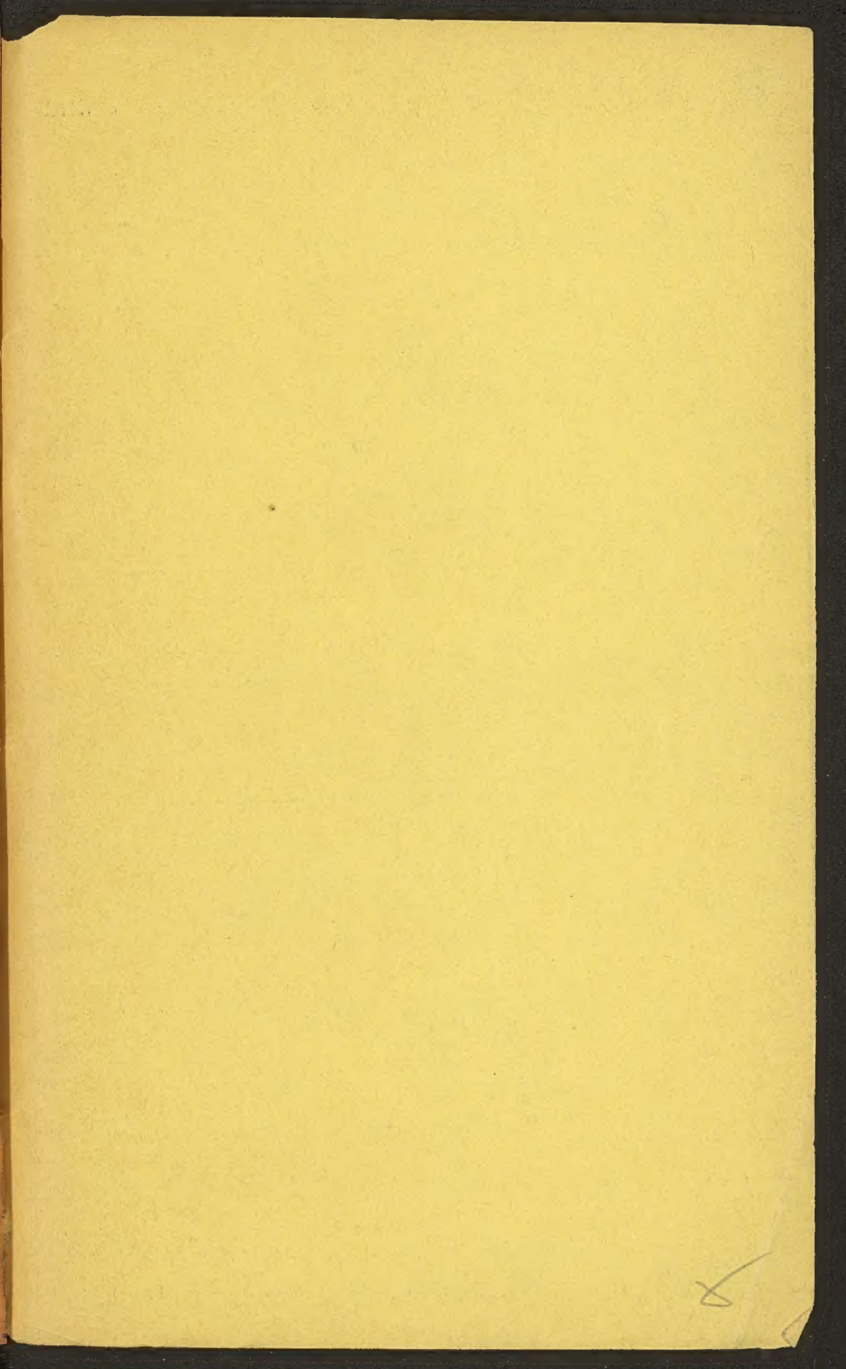
Pour la somme de .... (au-dessous de 3 vol., joindre 1 fr. 50 par volume pour port) *que je vous remets en mandat ci-joint,*
ou en mandat-carte,
ou à votre compte chèques postaux Paris N° 9610,
ou contre remboursement,
ou (dans le cas d'une commande de 200 fr. minimum, avec majoration de 10 %) *que je payerai en dix mensualités, sur présentation des quittances.*

NOM : ....

ADRESSE : ....

SIGNATURE : ....

Pour l'Étranger, compter 2 fr. 50 par volume pour le port.



Etablis. Busson, imprimeur, 117, rue des Poissonniers, Paris (18e) — Nord 18-81